

La tradition vivante

A. Hampaté Ba

*«L'écriture est une chose et le savoir en est une autre.
L'écriture est la photographie du savoir, mais elle n'est pas le savoir lui-même.
Le savoir est une lumière qui est en l'homme. Il est l'héritage
de tout ce que les ancêtres ont pu connaître et qu'ils nous ont transmis en germe,
tout comme le baobab est contenu en puissance dans sa graine.»* Tierno Bokar¹

Qui dit tradition en histoire africaine dit tradition orale, et nulle tentative de pénétrer l'histoire et l'âme des peuples africains ne saurait être valable si elle ne s'appuie pas sur cet héritage de connaissances de tous ordres patiemment transmis de bouche à oreille et de maître à disciple à travers les âges. Cet héritage n'est pas encore perdu et repose dans la mémoire de la dernière génération des grands dépositaires, dont on peut dire qu'ils *sont* la mémoire vivante de l'Afrique.

On a longtemps pensé, dans les nations modernes où l'écrit prime le dit, où le livre est le principal véhicule du patrimoine culturel, que les peuples sans écriture étaient des peuples sans culture. Cette opinion toute gratuite a commencé, heureusement, à s'effriter depuis les deux dernières guerres, grâce aux travaux remarquables de certains grands ethnologues de toutes les nations. Aujourd'hui, grâce à l'action novatrice et courageuse de l'Unesco, le voile se lève davantage encore sur les trésors de connaissance transmis par la tradition orale et qui appartiennent au patrimoine culturel de l'humanité tout entière.

Tout le problème, pour certains chercheurs, est de savoir si l'on peut accorder à l'oralité la même confiance qu'à l'écrit pour témoigner des choses du passé. A notre avis, le problème est ainsi mal posé. Le témoignage, qu'il,

1. Tierno BOKAR SALIF, décédé en 1940, passa toute sa vie à Bandiagara (Mali). Grand maître de l'ordre musulman Tidjany, il était également traditionaliste en matières africaines. Cf. A. HAMPATÉ BA et M. CARDAIRE, 1957.

soit écrit ou oral, n'est finalement qu'un témoignage humain et vaut ce que vaut l'homme.

L'oralité n'est-elle pas mère de l'écrit, à travers les siècles comme dans l'individu lui-même? Les premières archives ou bibliothèques du monde furent les cervelles des hommes. Par ailleurs, avant de coucher sur le papier les pensées qu'il conçoit, l'écrivain ou le savant se livre à un dialogue secret avec lui-même. Avant de rédiger un récit, l'homme se remémore les faits tels qu'ils lui ont été rapportés ou bien, s'il les a vécus, tels qu'il se les raconte à lui-même.

Rien ne prouve *a priori* que l'écrit rende plus fidèlement compte d'une réalité que le témoignage oral transmis de génération en génération. Les chroniques des guerres modernes sont là pour montrer que, comme on dit, chaque parti ou chaque nation « voit midi à sa porte », à travers le prisme de ses passions, de sa mentalité propre ou de ses intérêts, ou le désir de justifier son point de vue. Par ailleurs, les documents écrits ne furent pas, eux non plus, toujours à l'abri des falsifications ou des altérations, volontaires ou involontaires, dues aux copistes successifs, phénomène qui a donné naissance, entre autres, aux controverses relatives aux « Saintes Écritures ».

Ce qui est en cause derrière le témoignage lui-même, c'est donc bien la valeur même de l'homme qui témoigne, la valeur de la chaîne de transmission à laquelle il se rattache, la fidélité de la mémoire individuelle et collective et le prix attaché à la vérité dans une société donnée. En un mot, le lien de l'homme avec la Parole.

Or, c'est dans les sociétés orales que non seulement la fonction de la mémoire est la plus développée, mais que ce lien entre l'homme et la Parole est le plus fort. Là où l'écrit n'existe pas, l'homme est lié à sa parole. Il est engagé par elle. Il *est* sa parole et sa parole témoigne de ce qu'il est. La cohésion même de la société repose sur la valeur et le respect de la parole. En revanche, au fur et à mesure de l'envahissement de l'écrit, on voit celui-ci se substituer peu à peu à la parole, devenir la seule preuve et le seul recours, et la signature devenir le seul engagement reconnu, cependant que le lien sacré profond qui unissait l'homme à la parole se défait progressivement au profit des titres universitaires conventionnels.

Outre une valeur morale fondamentale, la parole revêtait, dans les traditions africaines — tout au moins celles que je connais et qui concernent toute la zone de savane au sud du Sahara — un caractère sacré lié à son origine divine et aux forces occultes déposées en elle. Agent magique par excellence et grand vecteur des « forces éthériques », on ne la maniait pas sans prudence.

De nombreux facteurs, religieux, magiques ou sociaux, concouraient donc à préserver la fidélité de la transmission orale. Il nous a paru nécessaire d'en présenter ci-dessous une brève étude afin de mieux situer la tradition orale africaine dans son contexte et de l'éclairer, en quelque sorte, de l'intérieur.

Si l'on demandait à un vrai traditionaliste africain « Qu'est-ce que la tradition orale? », sans doute l'embarrasserait-on fort. Peut-être répondrait-il après un long silence: « C'est la connaissance totale » et n'en dirait pas plus.

Que recouvre donc le terme de tradition orale ? Quelles réalités véhicule-t-elle, quelles connaissances transmet-elle, quelles sciences enseigne-t-elle et quels sont ses transmetteurs ?

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient penser, la tradition orale africaine ne se limite pas, en effet, à des contes et légendes ou même à des récits mythiques ou historiques, et les « griots » sont loin d'en être les seuls et uniques conservateurs et transmetteurs qualifiés.

La tradition orale est la grande école de la vie, dont elle recouvre et concerne tous les aspects. Elle peut paraître chaos à celui qui n'en pénètre pas le secret et dérouter l'esprit cartésien habitué à tout séparer en catégories bien définies. En elle, en effet, spirituel et matériel ne sont pas dissociés. Passant de l'ésotérique à l'exotérique, la tradition orale sait se mettre à la portée des hommes, leur parler selon leur entendement et se dérouler en fonction de leurs aptitudes. Elle est tout à la fois religion, connaissance, science de la nature, initiation de métier, histoire, divertissement et récréation, tout point de détail pouvant toujours permettre de remonter jusqu'à l'Unité primordiale.

Fondée sur l'initiation et l'expérience, elle engage l'homme dans sa totalité et, à ce titre, on peut dire qu'elle a contribué à créer un type d'homme particulier, à sculpter l'âme africaine.

Liée au comportement quotidien de l'homme et de la communauté, la « culture » africaine n'est donc pas une matière abstraite que l'on puisse isoler de la vie. Elle implique une vision particulière du monde, ou plutôt une *présence* particulière au monde, conçu comme un Tout où tout est relié et interagissant.

La tradition orale repose sur une certaine conception de l'homme, de sa place et de son rôle au sein de l'univers. Pour mieux la situer dans son contexte global, il nous faut donc, avant de l'étudier dans ses divers aspects, remonter au mystère même de la création de l'homme et de l'instauration primordiale de la Parole, tel qu'elle l'enseigne et duquel elle émane.

Origine divine de la parole

Ne pouvant parler valablement des traditions que je n'ai pas vécues ou étudiées personnellement — notamment celles relatives aux pays de la forêt — je prendrai mes exemples de base dans les traditions de la Savane au sud du Sahara (ce qu'on appelait autrefois le Bafour et qui constituait les zones de savane de l'ancienne Afrique occidentale française).

La tradition Bambara du Komo² enseigne que la Parole, *Kuma*, est une force fondamentale et qu'elle émane de l'Être Suprême lui-même, *Maa Ngala*, créateur de toutes choses. Elle est l'instrument de la création : « Ce que *Maa Ngala* dit, c'est ! », proclame le chantre du dieu Komo.

Le mythe de la création de l'univers et de l'homme, enseigné par le Maître initiateur du Komo (qui est toujours un forgeron) aux jeunes circoncis,

2. L'une des grandes écoles d'initiation du Mandé (Mali).

nous révèle que lorsque *Maa Ngala* éprouva la nostalgie d'un interlocuteur, il créa le Premier homme: *Maa*.

Jadis, la Genèse s'enseignait durant les soixante-trois jours de retraite imposée aux circoncis en leur vingt-et-unième année, et l'on mettait ensuite vingt-et-un ans à l'étudier et à l'approfondir.

A la lisière du bois sacré, demeure du Komo, le premier circoncis scandait les paroles suivantes:

« *Maa Ngala ! Maa Ngala !*
 Qui est *Maa Ngala* ?
 Où est *Maa Ngala* ? »

Le chantre du Komo répondait:

« *Maa Ngala*, c'est la Force infinie
 Nul ne peut le situer dans le temps ni dans l'espace.
 Il est *Dombali* (inconnaisable)
Dambali (incrédé-infini) »

Puis, après l'initiation, commençait le récit de la genèse primordiale:

« Il n'y avait rien, sinon un Etre.
 Cet Etre était un Vide vivant,
 couvant potentiellement les existences contingentes.
 Le Temps infini était la demeure de cet Etre-Un.
 L'Etre-Un se donna le nom de *Maa Ngala*.
 Alors il créa « *Fan* »,
 Un Œuf merveilleux comportant neuf divisions,
 et y introduisit les neuf états fondamentaux
 de l'existence.
 « Quand cet Œuf primordial vint à éclore, il donna naissance à vingt êtres fabuleux qui constituaient la totalité de l'univers, la totalité des forces existantes de la connaissance possible.
 « Mais hélas ! aucune de ces vingt premières créatures ne se révéla apte à devenir l'*interlocuteur* (*Kuma-nyon*) que *Maa Ngala* avait désiré pour lui-même.
 « Alors, il préleva une parcelle sur chacune des vingt créatures existantes, les mélangea puis, soufflant dans ce mélange une étincelle de son propre souffle igné, créa un nouvel Etre, l'Homme, auquel il donna une partie de son propre nom: *Maa*. De sorte que ce nouvel être contenait, de par son nom et l'étincelle divine introduite en lui, quelque chose de *Maa Ngala* lui-même. »

Synthèse de tout ce qui existe, réceptacle par excellence de la Force suprême en même temps que confluent de toutes les forces existantes, *Maa*, l'Homme, reçut en héritage une parcelle de la puissance créatrice divine, le don de l'Esprit et la Parole.

Maa Ngala enseigne à *Maa*, son interlocuteur, les lois d'après lesquelles tous les éléments du cosmos furent formés et continuent d'exister. Il l'instaura gardien de son Univers et le chargea de veiller au maintien de l'Harmonie universelle. C'est pourquoi il est lourd d'être *Maa*.

Initié par son créateur, *Maa* transmet plus tard à sa descendance la somme totale de ses connaissances, et ce fut le début de la grande chaîne de transmission orale initiatique dont l'ordre du Komo (comme ceux, au Mali, du Nama, du Koré, etc.) se veut l'un des continuateurs.

Lorsque *Maa Ngala* eut créé son interlocuteur *Maa*, il lui parla et, en même temps, le doua de la faculté de répondre. Un dialogue s'engagea entre *Maa Ngala*, créateur de toutes choses, et *Maa*, symbiose de toutes choses.

En descendant de *Maa Ngala* vers l'homme, les paroles étaient divines parce que non encore entrées en contact avec la matérialité. Après leur contact avec la corporéité, elles perdirent un peu de leur divinité mais se chargèrent de sacralité. Ainsi sacralisée par la Parole divine, la corporéité émit à son tour des vibrations sacrées qui établirent la relation avec *Maa Ngala*.

La tradition africaine conçoit donc la parole comme un don de Dieu. Elle est à la fois divine dans le sens descendant et sacrée dans le sens remontant.

La parole dans l'homme en tant que puissance créatrice

Maa Ngala, est-il enseigné, a déposé en *Maa* les trois potentialités du pouvoir, du vouloir et du savoir, contenues dans les vingt éléments dont il fut composé. Mais toutes ces forces, dont il est l'héritier, reposent en lui comme des forces muettes. Elles sont dans un état statique avant que la parole ne vienne les mettre en mouvement. Grâce à la vivification de la parole divine, ces forces se mettent à vibrer. Dans un premier stade, elles deviennent pensée, dans un second stade, son et, dans un troisième, parole. La parole est donc considérée comme la matérialisation, ou l'extériorisation, des vibrations des forces.

Signalons cependant qu'à ce niveau, les termes de « parole » ou d'« écoute » recouvrent des réalités bien plus vastes que celles que nous leur attribuons ordinairement. En effet, il est dit que : « La parole de *Maa Ngala* on la voit, on l'entend, on la sent, on la goûte, on la touche. » C'est une perception totale, une connaissance où tout l'être est engagé.

De même, la parole étant l'extériorisation des vibrations des forces, toute manifestation d'une force, sous quelque forme que ce soit, sera considérée comme sa parole. C'est pourquoi tout parle dans l'univers, tout est parole ayant pris corps et forme.

En fulfulde, le mot « parole » (*Haala*) est tiré de la racine verbale *hal* dont l'idée est « donner la force » et, par extension, « matérialiser ». La tradition peut enseigner que *Guéno*, l'Être Suprême, conféra la force à *Kiikala*, le premier homme, en lui parlant. « C'est d'avoir parlé avec Dieu qui donna de la force à *Kiikala* », disent les *Silatigi* (ou Maîtres initiés peut).

Si la parole est force, c'est parce qu'elle crée un lien de va-et-vient (*yaawarta* en peul), générateur de mouvement et de rythme, donc de vie et d'action. Ce va-et-vient est symbolisé par les pieds du tisserand qui montent

et qui descendent, comme nous le verrons plus loin à l'occasion des métiers traditionnels. (Le symbolisme du métier à tisser est en effet tout entier fondé sur la parole créatrice en action.)

A l'image de la parole de *Maa Ngala* dont elle est un écho, la parole humaine met en mouvement les forces latentes, les actionne et les suscite, comme lorsqu'un homme se lève ou se retourne à l'appel de son nom.

Elle peut créer la paix, comme elle peut la détruire. Elle est à l'image du feu. Un seul mot mal venu peut déclencher une guerre, comme une brindille enflammée peut provoquer un vaste incendie. L'adage malien déclare: «Qu'est-ce qui met une chose en état (c'est-à-dire l'arrange, la dispose favorablement)? C'est la parole. Qu'est-ce qui détériore une chose? C'est la parole. Qu'est-ce qui maintient une chose en son état? C'est la parole.»

La tradition confère donc à *Kuma*, la Parole, non seulement une puissance créatrice, mais une double fonction de conservation et de destruction. C'est pourquoi elle est, par excellence, le grand agent actif de la magie africaine.

La parole, agent actif de la magie

Il faut avoir présent à l'esprit que, d'une manière générale, toutes les traditions africaines postulent une *vision religieuse du monde*. L'univers visible est conçu et ressenti comme le signe, la concrétisation ou l'écorce d'un univers invisible et vivant constitué de forces en perpétuel mouvement. Au sein de cette vaste unité cosmique, tout est lié, tout est solidaire, et le comportement de l'homme vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis du monde qui l'entoure (monde minéral, végétal, animal, et société humaine) sera l'objet d'une réglementation rituelle très précise — pouvant d'ailleurs varier dans sa forme selon les ethnies ou les régions.

La violation des lois sacrées était censée entraîner une perturbation dans l'équilibre des forces se traduisant par des troubles divers. C'est pourquoi l'action magique, c'est-à-dire la manipulation des forces, visait en général à restaurer l'équilibre perturbé, à rétablir l'harmonie dont l'Homme, nous l'avons vu précédemment, fut instauré le gardien par son Créateur.

Le mot « magie » est toujours pris dans un mauvais sens en Europe alors qu'en Afrique il désigne seulement le maniement des forces, chose neutre en soi et qui peut s'avérer utile ou néfaste selon la direction qui lui est donnée. Il est dit: «Ni la magie ni la fortune ne sont mauvaises en soi. C'est leur utilisation qui les rend bonnes ou mauvaises.»

La bonne magie, celle des initiés et des « maîtres connaisseurs », vise à purifier hommes, bêtes et objets afin de remettre les forces en ordre. C'est ici que la force de la parole est décisive.

En effet, de même que la parole divine de *Maa Ngala* est venue animer les forces cosmiques qui reposaient, statiques, en *Maa*, de même la parole de l'homme vient animer, mettre en mouvement et susciter les forces qui sont statiques dans les choses. Mais pour que la parole produise son plein effet, il faut qu'elle soit scandée rythmiquement, parce que le mouvement a besoin

de rythme, lui-même fondé sur le secret des nombres. Il faut que la parole reproduise la va-et-vient qui est l'essence du rythme.

Dans les chants rituels et les formules incantatoires, la parole est donc la matérialisation de la cadence. Et si elle est considérée comme pouvant agir sur les esprits, c'est parce que son harmonie crée des mouvements, mouvements qui engendrent des forces, ces forces agissant sur les esprits qui sont eux-mêmes des puissances d'action.

Tirant du sacré sa puissance créatrice et opérative, la parole, selon la tradition africaine, est en rapport direct soit avec le maintien, soit avec la rupture de l'harmonie, dans l'homme et dans le monde qui l'entoure.

C'est pourquoi la plupart des sociétés orales traditionnelles considèrent le mensonge comme une véritable lèpre morale. En Afrique traditionnelle, celui qui manque à sa parole tue sa personne civile, religieuse et occulte. Il se coupe de lui-même et de la société. Sa mort devient préférable à sa survie tant pour lui-même que pour les siens.

Le chantre du Komo Dibi, de Koulikoro, au Mali, a chanté dans l'un de ses poèmes rituels :

« La parole est divinement exacte, il convient d'être exact avec elle. »

« La langue qui fausse la parole vicie le sang de celui qui ment. »

Le sang symbolise ici la force vitale intérieure, dont l'harmonie est perturbée par le mensonge. « Celui qui gâte sa parole se gâte lui-même », dit l'adage. Quand on pense une chose et qu'on en dit une autre, on se coupe d'avec soi-même. On rompt l'unité sacrée, reflet de l'unité cosmique, créant ainsi la disharmonie en soi comme autour de soi.

On comprendra mieux, dès lors, dans quel contexte magico-religieux et social se situe le respect de la parole dans les sociétés à tradition orale, et particulièrement lorsqu'il s'agit de transmettre les paroles héritées des ancêtres ou des aînés. Ce à quoi l'Afrique traditionnelle tient le plus, c'est à tout ce qu'elle a hérité des ancêtres. Les expressions : « Je le tiens de mon Maître », « Je le tiens de mon père », « Je l'ai sucé de la mamelle de ma mère », expriment son attachement religieux au patrimoine transmis.

Les traditionalistes

Les grands dépositaires de cet héritage oral sont ceux que l'on appelle les « traditionalistes ». Mémoire vivante de l'Afrique, ils en sont les meilleurs témoins. Qui sont ces maîtres ?

En bambara, on les appelle *Doma*, ou *Soma*, les « Connaisseurs », ou *Donikéba* « Faiseurs de connaissance ». En peul, selon des régions, on les appelle *Silatigi*, *Gando* ou *Tchiorinké*, mots comportant le même sens de « connaisseur ».

Ils peuvent être Maîtres initiés (et initiateurs) d'une branche traditionnelle particulière (initiations du forgeron, du tisserand, du chasseur, du pêcheur, etc.) ou bien posséder la connaissance totale de la tradition dans tous ses aspects. Ils existe ainsi des *Doma* qui connaissent la science des

forgerons, celle des pasteurs, des tisserands, aussi bien que des grandes écoles initiatiques de la savane, telles que, par exemple, au Mali, le Komo, le Koré, le Nama, le Dô, le Diarrawara, le Nya, le Nyaworolé, etc.

Mais ne nous y trompons pas : la tradition africaine ne coupe pas la vie en tranches et le Connaisseur est rarement un « spécialiste ». Le plus souvent, c'est un « généraliste ». Le même vieillard, par exemple, aura des connaissances aussi bien en science des plantes (connaissance des propriétés bonnes ou mauvaises de chaque plante) qu'en « science des terres » (propriétés agricoles ou médicinales des différentes sortes de terre), en « science des eaux », en astronomie, cosmogonie, psychologie, etc. Il s'agit d'une *science de la vie* dont les connaissances peuvent toujours donner lieu à des utilisations pratiques. Et quand nous parlons de sciences « initiatiques » ou « occultes », termes qui peuvent dérouter le lecteur rationaliste, il s'agit toujours, pour l'Afrique traditionnelle, d'une science éminemment pratique consistant à savoir entrer en relation appropriée avec les forces qui sous-tendent le monde visible et qui peuvent être mises au service de la vie.

Conservateur des secrets de la Genèse cosmique et des sciences de la vie, le traditionaliste, doué en général d'une mémoire prodigieuse, est souvent aussi l'archiviste des événements passés transmis par la tradition, ou des événements contemporains.

Une histoire qui se voudrait essentiellement africaine devra donc nécessairement s'appuyer sur l'irremplaçable témoignage des Africains qualifiés. « On ne coiffe pas une personne en son absence », dit l'adage.

Les grands *Doma*, ceux dont la connaissance était totale, étaient connus et vénérés et l'on venait de loin faire appel à leur savoir et à leur sagesse.

Ardo Dembo qui m'a initié aux choses peul était un *Doma* peul (un *Silatigi*). Il est aujourd'hui décédé.

Par contre, *Ali Essa*, autre *Silatigi* peul, est toujours vivant.

Danfo Siné, qui fréquentait la maison de mon père lorsque j'étais enfant, était un *Doma* presque universel. Non seulement il était grand Maître initié du Komo, mais il possédait toutes les autres connaissances (historiques, initiatiques ou touchant aux sciences de la nature) de son temps. Tout le monde le connaissait dans les pays qui s'étendent entre Sikasso et Bamako, c'est-à-dire entre les anciens royaumes du KénéDougou et du Bélédougou.

Latif, son cadet, qui avait suivi les mêmes initiations que lui, était également un grand *Doma*. Il présentait en outre l'avantage d'être lettré en arabe et d'avoir fait son service militaire (dans les forces françaises) au Tchad, ce qui lui permit de recueillir dans la savane tchadienne une foule de connaissances qui se révélèrent analogues à celles enseignées au Mali.

Iwa, appartenant à la caste des griots, est un des plus grands traditionalistes du Mandé actuellement vivant au Mali, de même que *Banzoumana*, le grand musicien aveugle.

Précisons dès maintenant qu'un griot n'est pas nécessairement un traditionaliste « connaisseur », mais qu'il peut le devenir si ses aptitudes s'y

prêtent. Il ne pourra cependant avoir accès à l'initiation du Komo d'où les griots sont exclus³.

D'une manière générale, les traditionalistes furent écartés, sinon pourchassés, par la puissance coloniale qui s'efforçait, cela va de soi, de déraciner les traditions locales afin de semer ses propres idées car, dit-on, « On ne sème ni dans un champ planté ni dans la jachère ». C'est pourquoi l'initiation se réfugia le plus souvent dans la brousse et quitta les grandes villes, dites *Tubabudugu*⁴ « villes de blancs » (entendre des colonisateurs).

Il existe cependant encore, dans les différents pays de la Savane africaine constituant l'ancien Bafour — et sans doute ailleurs aussi — des « Connaisseurs » qui continuent de transmettre le dépôt sacré à ceux qui acceptent d'apprendre et d'écouter et se montrent dignes de recevoir leur enseignement par leur patience et leur discrétion, règles de base exigées par les dieux...

Dans un délai de dix ou quinze ans, tous les derniers grands *Doma*, tous les derniers vieillards héritiers des diverses branches de la Tradition, auront probablement disparu. Si nous ne nous hâtons pas de recueillir leurs témoignages et leur enseignement, c'est tout le patrimoine culturel et spirituel d'un peuple qui sombrera avec eux dans l'oubli, abandonnant à elle-même une jeunesse sans racine.

Authenticité de la transmission

Plus que tous les autres hommes, les traditionalistes-*doma*, grands ou petits, sont tenus au respect de la vérité. Le mensonge, pour eux, est non seulement une tare morale, mais un *interdit rituel* dont la violation leur interdirait de pouvoir remplir leur fonction.

Un menteur ne saurait être un initiateur, ni un « Maître du couteau », et moins encore un *doma*. D'ailleurs, s'il s'avérait par extraordinaire qu'un traditionaliste *doma* soit menteur, personne ne se référerait plus à lui dans aucun *domaine* et sa fonction disparaîtrait du même coup.

D'une façon générale, la tradition africaine a horreur du mensonge. Il est dit : « Fais attention à ne pas te couper de toi-même. Il vaut mieux que le monde soit coupé de toi plutôt que toi coupé de toi-même. » Mais l'interdit rituel du mensonge frappe plus particulièrement tous les « officiants » (ou sacrificateurs, ou maîtres du couteau...,⁵) à tous les degrés, à commencer par le père de famille qui est le sacrificateur ou l'officiant de sa famille, en passant par le forgeron, le tisserand ou l'artisan traditionnel — l'exercice du métier étant une activité sacrée, comme nous le verrons plus loin. L'interdit frappe tous ceux qui, ayant à exercer une responsabilité magico-religieuse et à accomplir des actes rituels, sont en quelque sorte les intermédiaires entre le

3. Sur les griots, voir plus loin.

4. Prononcer Toubabou-dougou.

5. Toutes les cérémonies rituelles ne comportent pas nécessairement le sacrifice d'un animal. Le « sacrifice » peut consister en une offrande, de mil, de lait ou autre produit naturel.

commun des mortels et les forces tutélaires avec, au sommet, l'officiant sacré du pays (par exemple le Hogon, chez les Dogon) et, éventuellement, le roi.

Cet interdit rituel existe, à ma connaissance, dans toutes les traditions de la Savane africaine.

L'interdit du mensonge tient au fait que si un officiant mentait, il vicierait les actes rituels. Il ne remplirait plus l'ensemble des conditions rituelles requises pour accomplir l'acte consacré, la condition essentielle étant d'être soi-même en harmonie avant de manipuler les forces de la vie. Rappelons-nous, en effet, que tous les systèmes magico-religieux africains tendent à préserver ou à rétablir l'équilibre des forces, dont dépend l'harmonie du monde environnant, matériel et spirituel.

Les *doma* sont, plus que tous les autres, astreints à cette obligation car, en tant que Maîtres-initiés, ils sont les grands *détenteurs de la Parole*, principal agent actif de la vie humaine et des esprits. Ils sont les héritiers des paroles sacrées et incantatoires transmises par la chaîne des ancêtres, et que l'on fait remonter aux premières vibrations sacrées émises par *Maa*, le premier homme.

Si le traditionaliste *doma* est détenteur de la Parole, les autres hommes, eux, sont les dépositaires de la causerie...

Je citerai le cas d'un Maître du couteau dogon, du pays de Pignari (cercle de Bandiagara) que j'ai connu dans ma jeunesse et qui avait été amené un jour à mentir pour sauver la vie d'une femme poursuivie qu'il avait cachée chez lui. Après cet événement, il se démit spontanément de sa charge, estimant ne plus remplir les conditions rituelles pour l'assumer valablement.

Quand il s'agit des choses religieuses et sacrées, les grands maîtres traditionnels ne redoutent pas l'opinion défavorable des masses et, s'il leur arrive de se tromper, ils reconnaîtront publiquement leur erreur, sans excuses calculées ni faux-fuyants. Avouer leurs fautes éventuelles est pour eux une obligation, car c'est une purification de la souillure.

Si le traditionaliste ou Connaisseur est tellement respecté en Afrique, c'est parce qu'il se respecte lui-même d'abord. Intérieurement en ordre, puisqu'il ne doit jamais mentir, c'est un homme « bien réglé », maître des forces qui l'habitent. Autour de lui les choses s'ordonnent et les troubles s'apaisent.

Indépendamment de l'interdit de mensonge, il pratique la discipline de la parole et ne distribue pas celle-ci inconsidérément. Car si la parole, comme nous l'avons vu plus haut, est considérée comme l'extériorisation de la vibration des forces intérieures, à l'inverse, la force intérieure naît de l'intériorisation de la parole.

On comprendra mieux, dans cette optique, l'importance donnée par l'éducation africaine traditionnelle à la maîtrise de soi. Parler peu est la marque d'une bonne éducation et le signe de la noblesse. Le jeune garçon apprendra très tôt à maîtriser l'expression de ses émotions ou de sa souffrance, à contenir les forces qui sont en lui, à l'image du *Maa* primordial qui contenait en lui-même, soumises et ordonnées, les forces du Cosmos.

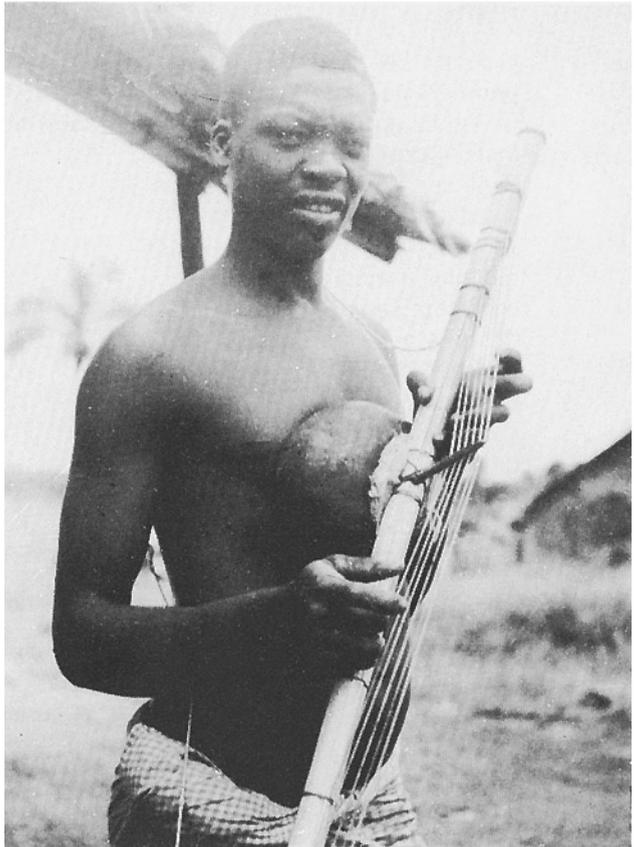
Du Connaisseur respecté ou de l'homme maître de lui-même on dira : « C'est un *Maa* » (ou un *Neddo*, en peul), c'est-à-dire un homme complet.



1

1. Musicien toucouleur jouant de l'ardin (KAYES, Mali, n° A0-292).

2. Chanteur mvèt (photo Documentation française).



2

Il ne faut pas confondre les traditionalistes-*doma*, qui savent enseigner en amusant et en se mettant à la portée de leur auditoire, avec les troubadours, conteurs et animateurs publics qui sont en général de la caste des *Diéli* (griots) ou des *Woloso* (« captifs de case »)⁶. La discipline de la vérité n'existe pas pour ces derniers et la tradition leur reconnaît le droit de la travestir ou de l'embellir, même grossièrement, pourvu qu'ils arrivent à distraire ou à intéresser leur public, comme nous le verrons plus loin. « Il est permis au griot, dit-on, d'avoir deux langues. »

Par contre, il ne viendrait à l'esprit d'aucun Africain de formation traditionnelle de mettre en doute la véracité des propos d'un traditionaliste-*doma*, particulièrement lorsqu'il s'agit de transmettre des connaissances héritées de la chaîne des ancêtres.

Avant de parler, le *doma* s'adresse, par déférence, aux âmes des anciens pour leur demander de venir l'assister afin que la langue ne lui fourche ou qu'une défaillance de mémoire ne se produise, qui lui ferait omettre quelque chose.

Danfo Siné, le grand *doma* bambara que j'ai connu dans mon enfance à Bougouni et qui était Chantre du Komo, disait, avant d'entamer un récit ou un enseignement :

« O Ame de mon Maître Tiemablen Samaké !
 O Ames des vieux forgerons et vieux tisserands,
 premiers ancêtres initiateurs venus de l'Est !
 O Jigi, grand bélier qui le premier souffla
 dans la corne d'appel du Komo,
 venu sur le Jeliba (Niger) !
 Venez tous m'écouter.
 Je m'en vais, selon vos dires,
 raconter à mon auditoire
 comment se sont passées les choses,
 de vous passés à nous présents,
 afin que ce dire soit précieusement conservé
 et fidèlement transmis
 aux hommes de demain
 qui seront nos enfants
 et les enfants de nos enfants.
 Tenez bien (O vous Ancêtres) les rênes de ma langue !
 Guidez la sortie de mes paroles,
 afin qu'elles suivent et respectent
 leur ordre naturel. »

Puis il ajoutait :

« Moi, *Danfo Siné*, du clan de *Samaké* (éléphant mâle), je m'en vais

6. Les *Woloso* (littéralement « nés dans la maison ») ou « captifs de case » étaient des serviteurs ou des familles de serviteurs attachés depuis des générations à une même famille. La tradition leur reconnaissait une liberté totale de gestes ou de paroles, ainsi que de grands droits matériels sur les biens de leurs maîtres.

conter comme je l'ai appris, devant mes deux témoins *Makoro* et *Manifin* ⁷.

« Tous deux connaissent la trame, ⁸ comme moi-même. Ils me serviront tout à la fois de surveillants et d'étais. »

Si le conteur commettait une erreur ou avait une défaillance, son témoin le reprenait: « Homme! Veille à la manière d'ouvrir ta bouche. » A quoi il répondait: « Excusez, c'est ma langue fougueuse qui m'a trahi. »

Un traditionaliste-*doma* non forgeron de naissance mais connaissant les sciences se rapportant à la forge, par exemple, dira, avant d'en parler: « Je dois cela à Untel, qui le doit à Untel, etc. » Il rendra hommage à l'ancêtre des forgerons en se tenant, en signe d'allégeance, accroupi et la pointe du coude droit reposant sur le sol, avant-bras levé.

Le *doma* peut également citer son maître et dire: « Je rends hommage à tous les intermédiaires jusqu'à *Nunfayri*... » ⁹ sans être obligé de citer tous les noms.

Il y a toujours référence à la chaîne dont le *doma* lui-même n'est qu'un maillon.

Dans toutes les branches de la connaissance traditionnelle, la *chaîne de transmission* revêt une importance primordiale. S'il n'y a pas transmission régulière, il n'y a pas de « magie », mais seulement causerie ou conte. La parole est alors inopérante. La parole transmise par la chaîne est censée véhiculer, depuis la transmission originelle, une force qui la rend opérante et sacramentelle.

C'est cette notion de « respect de la chaîne » ou de « respect de la transmission » qui fait qu'en général, l'Africain non acculturé aura tendance à rapporter un récit dans la forme même où il l'aura entendu, aidé en cela par la mémoire prodigieuse des analphabètes. Si on le contredit, il se contentera de répondre: « Untel me l'a appris comme cela! », citant toujours sa source.

En dehors de la valeur morale propre des traditionalistes-*doma* et de leur rattachement à une « chaîne de transmission », une garantie d'authenticité supplémentaire est fournie par le *contrôle permanent de leurs pairs ou des anciens* qui les entourent, qui veillent jalousement sur l'authenticité de ce qu'ils transmettent et le reprennent à la moindre erreur, comme nous l'avons vu avec l'exemple de *Danfo Siné*.

Au cours de ses sorties rituelles en brousse, le chantre du Komo peut ajouter ses propres méditations ou inspirations aux paroles traditionnelles qu'il a héritées de la « chaîne » et qu'il chante pour ses compagnons. Ses paroles, nouveaux chaînons, viennent alors enrichir celles de ses prédécesseurs, mais il prévient: « Ceci est mon rajout, ceci est mon dire. Je ne suis pas infallible, je peux me tromper. Si je me trompe, n'oubliez pas que, comme

7. *Makoro* et *Manifin* étaient ses deux condisciples.

8. Un récit traditionnel possède toujours une trame, ou une base immuable qui ne doit jamais être modifiée, mais à partir de laquelle on peut broder des développements ou des embellissements, selon son inspiration ou l'attention de l'auditoire.

9. Ancêtre des forgerons.

vous, je vis d'une poignée de mil, d'une gorgée d'eau et de bouffées d'air. L'homme n'est pas infallible ! »

Les initiés et les néophytes qui l'accompagnent apprennent ces paroles nouvelles, de telle sorte que tous les chants du Komo sont connus et conservés dans les mémoires.

Le degré d'évolution de l'adepte du Komo se mesure non à la *quantité* des paroles apprises, mais à la *conformité de sa vie* à ces paroles. Si un homme possède seulement dix ou quinze paroles du Komo et qu'il les *vit*, alors il devient un adepte valable du Komo au sein de l'association. Pour être chantre du Komo, donc Maître-initié, il faut connaître la totalité des paroles héritées, et les vivre.

L'enseignement traditionnel, surtout quand il s'agit de connaissances liées à une initiation, est lié à l'expérience et intégré à la vie. C'est pourquoi le chercheur, européen ou africain, désireux d'approcher les faits religieux africains, se condamnera à rester à la lisière du sujet s'il n'accepte pas de vivre l'initiation correspondante et d'en accepter les règles, ce qui présuppose au minimum la *connaissance de la langue*. Il est en effet des choses qui ne « s'expliquent » pas, mais qui s'expérimentent et qui se vivent.

Je me souviens qu'en 1928, alors que je me trouvais en service à Tougan, un jeune ethnologue arriva dans le pays pour faire une enquête sur le poulet sacrificiel à l'occasion de la circoncision. Le commandant français l'adressa au chef de canton indigène en demandant à ce dernier de tout faire pour que l'ethnologue obtienne satisfaction, et en insistant pour « qu'on lui dise tout ».

A son tour, le chef de canton réunit les notables. Il leur exposa les faits en leur répétant les paroles du commandant.

Le doyen de l'assemblée, qui était le Maître du couteau de l'endroit, donc responsable des cérémonies de la circoncision et de l'initiation correspondante, demanda :

« Il veut qu'on lui dise tout ? »

— Oui, répondit le chef de canton.

— Mais est-il venu pour se faire circoncire ?

— Non, il est venu pour s'informer. »

Le doyen détourna son visage du chef.

« Comment lui dire tout, fit-il, s'il ne veut pas se faire circoncire ? »

Tu sais bien, chef, que ce n'est pas possible. Il faut qu'il vive la vie des circoncis pour que nous puissions lui enseigner toutes les leçons.

— Puisque nous sommes obligés de donner satisfaction à la force, répliqua le chef de canton, c'est à vous de trouver comment nous sortir de cet embarras.

— Très bien ! fit le vieillard. Nous l'éconduirons sans qu'il y paraisse grâce à la formule de « mise dans la paille ». »

Ce procédé de « mise dans la paille », consistant à fournir à quelqu'un une affabulation improvisée lorsqu'on ne peut lui dire la vérité, fut en effet inventé à partir du moment où l'autorité coloniale envoya ses agents ou ses

représentants pour faire des recherches ethnologiques sans accepter de vivre les conditions requises. Bien des ethnologues en furent plus tard les victimes inconscientes... Sans aller jusque là, combien d'entre eux s'imaginèrent avoir tout compris d'une chose, alors que ne l'ayant pas vécue, ils ne pouvaient la connaître vraiment.

En dehors de l'enseignement ésotérique dispensé au sein des grandes écoles initiatiques — tel le Komo ou celles citées plus haut — l'enseignement traditionnel commence, en fait, dans chaque famille où le père, la mère ou les aînés sont à la fois maîtres et éducateurs et constituent la première cellule de traditionalistes. Ce sont eux qui dispensent les premières leçons de la vie, non seulement par l'expérience mais par le truchement des contes, fables, légendes, maximes, adages, etc. Les proverbes sont les missives léguées par les ancêtres à la postérité. Il y en a à l'infini.

Certains jeux d'enfants ont été élaborés par les initiés en vue de véhiculer, à travers les âges, certaines connaissances ésotériques « chiffrées ». Citons par exemple le jeu du *Banangolo*, au Mali, fondé sur un système numéral en rapport avec les 266 *sigiba*, ou signes, correspondant aux attributs de Dieu.

En outre, l'enseignement n'est pas systématique, mais lié aux circonstances de la vie. Cette manière de procéder peut sembler chaotique, mais elle est, en fait, pratique et très vivante. La leçon donnée à l'occasion d'un événement ou d'une expérience se grave profondément dans la mémoire de l'enfant.

Au cours d'une promenade en brousse, la rencontre d'une fourmi-lière donnera au vieux maître l'occasion de dispenser des connaissances variées, en fonction de la nature de son auditoire. Ou bien il parlera de l'animal lui-même, des lois qui régissent sa vie et de la « classe d'être » à laquelle il appartient, ou bien il donnera une leçon de morale aux enfants en leur montrant comment la vie de la collectivité repose sur la solidarité et l'oubli de soi, ou bien encore il débouchera sur des connaissances plus élevées s'il sent que son auditoire peut y accéder. Ainsi, chaque incident de la vie, chaque petit événement peut toujours donner l'occasion de multiples développements, de raconter un mythe, un conte, une légende. Chaque phénomène rencontré peut permettre de remonter jusqu'aux forces dont il est issu et d'évoquer les mystères de l'unité de la Vie, tout entière animée par la *Sé*, Force sacrée primordiale, elle-même aspect du Dieu Créateur.

En Afrique, tout est « Histoire ». La grande Histoire de la vie comprend l'Histoire des Terres et des Eaux (la géographie), l'Histoire des végétaux (la botanique et la pharmacopée), l'Histoire des « Fils du sein de la Terre » (la minéralogie, les métaux), l'Histoire des astres (astronomie, astrologie), l'Histoire des eaux, etc.

Dans la tradition de la savane, et particulièrement dans les traditions bambara et peul, l'ensemble des manifestations de la vie sur terre est divisé en trois catégories, ou « classes d'êtres » elles-mêmes subdivisées en trois groupes :

— Au bas de l'échelle, les êtres inanimés, dits « muets », dont le langage est considéré comme occulte, étant incompréhensible ou inaudible pour le

commun des mortels. Cette classe d'êtres contient tout ce qui repose à la surface de la terre, (sable, eau, etc.) ou réside en son sein (minéraux, métaux, etc.).

Parmi les inanimés muets, on trouve les inanimés solides, liquides et gazeux (littéralement « fumants »).

— Au degré médian, les « animés immobiles », êtres vivants mais qui ne se déplacent pas. C'est la classe des végétaux, qui peuvent s'étendre ou se déployer dans l'espace mais dont le pied ne peut se mouvoir.

Parmi les animés immobiles, on trouve les végétaux rampants, grimpants et verticaux, ces derniers constituant la classe supérieure.

— Enfin, les « animés mobiles », comprennent tous les animaux, jusqu'à l'homme.

Les animés mobiles comprennent les animaux terriens (parmi lesquels les animaux sans os et avec os), les animaux aquatiques et les animaux volants.

Toute chose existante peut donc être rattachée à l'une de ces catégories¹⁰.

Parmi toutes les « Histoires », la plus grande et la plus significative est celle de l'Homme lui-même, symbiose de toutes les « Histoires » puisque, selon le mythe, il a été composé d'une parcelle de tout ce qui a existé avant lui. Tous les règnes de la vie se retrouvent en lui (minéral, végétal et animal), conjoints à des forces multiples et à des facultés supérieures. Les enseignements le concernant prendront appui sur les mythes de la cosmogonie, déterminant sa place et son rôle dans l'univers, et révéleront quelle doit être sa relation avec le monde des vivants et des morts. On expliquera le symbolisme de son corps comme la complexité de son psychisme: « Les personnes de la personne sont nombreuses dans la personne », disent les traditions bambara et peul. On enseignera quel doit être son comportement vis-à-vis de la nature, comment respecter son équilibre et ne point perturber les forces qui l'animent et dont elle n'est que l'apparence visible. L'initiation lui fera découvrir sa relation avec le monde des forces et le mènera peu à peu vers la maîtrise de soi, la finalité restant de devenir, tel *Maa*, un « homme complet », interlocuteur de *Maa Ngala* et gardien du monde vivant.

Les métiers traditionnels

Les métiers artisanaux traditionnels sont de grands vecteurs de la tradition orale.

Dans la société traditionnelle africaine, les activités humaines comportaient souvent un caractère sacré ou occulte, et particulièrement celles consistant à agir sur la matière et à la transformer, chaque chose étant considérée comme vivante.

Chaque fonction artisanale se rattachait à une connaissance ésotérique transmise de génération en génération et prenant son origine dans une

10. Cf. A HAMPATE BA, 1972, pp. 23 ss.

révélation initiale. L'œuvre de l'artisan était sacrée parce qu'elle « imitait » l'œuvre de *Maa Ngala* et complétait sa création. La tradition bambara enseigne en effet que la création n'est pas achevée et que *Maa Ngala*, en créant notre terre, y a laissé des choses inachevées afin que *Maa*, son Interlocuteur, les complète ou les modifie en vue de mener la nature vers sa perfection. L'activité artisanale, dans son opération, était censée « répéter » le mystère de la création. Elle « focalisait » donc une force occulte que l'on ne pouvait approcher sans respecter des conditions rituelles particulières.

Les artisans traditionnels accompagnent leur travail de chants rituels ou de paroles rythmiques sacramentelles, et leurs gestes eux-mêmes sont considérés comme un langage. En effet, les gestes de chaque métier reproduisent, dans un symbolisme qui lui est propre, le mystère de la création primordiale liée à la puissance de la Parole, comme il a été indiqué plus haut. On dit :

« Le forgeron forge la Parole,
le tisserand la tisse,
le cordonnier la lisse en la corroyant. »

Prenons l'exemple du tisserand, dont le métier est lié au symbolisme de la Parole créatrice se déployant dans le temps et dans l'espace.

Le tisserand de caste (*Maabo*, chez les Peul) est dépositaire des secrets des 33 pièces qui composent la base fondamentale du métier à tisser et dont chacune a un sens. La charpente, par exemple, est constituée de 8 bois principaux : 4 bois verticaux qui symbolisent non seulement les quatre éléments-mère (terre, eau, air, feu), mais les quatre points cardinaux, et 4 bois transversaux qui symbolisent les quatre points collatéraux. Le tisserand, placé au milieu, représente l'Homme primordial, *Maa*, situé au cœur des huit directions de l'espace. Avec sa présence, on obtient neuf éléments qui rappellent les neuf états fondamentaux de l'existence, les neuf classes d'êtres, les neuf ouvertures du corps (portes des forces de la vie), les neuf catégories d'hommes chez les Peul, etc.

Avant de commencer son travail, le tisserand doit toucher chaque pièce du métier en prononçant des paroles ou des litanies correspondant aux forces de la vie qu'elles incarnent.

Le va-et-vient de ses pieds s'élevant et s'abaissant pour actionner les pédales rappelle le rythme originel de la Parole créatrice, lié au dualisme de toute chose et à la loi des cycles. Ses pieds sont censés tenir le langage suivant :

« Fonyonko ! Fonyonko ! Dualisme ! Dualisme !
Quand l'un s'élève, l'autre s'abaisse.
Il y a mort du roi et couronnement du prince,
décès du grand-père et naissance du petit-fils,
disputes de divorce mêlées aux bruits de fête d'un mariage... »

De son côté, la navette dit :

« Je suis la barque du Destin.
Je passe entre les récifs des fils de chaîne
qui représentent la Vie.
Du bord droit je passe au bord gauche

en dévidant mon intestin (le fil)
 pour contribuer à la construction.
 Derechef, du bord gauche je passe au bord droit
 en dévidant mon intestin.
 La vie est un perpétuel va-et-vient,
 un don permanent de soi. »

La bande de tissu s'accumulant et s'enroulant autour d'un bâton reposant sur le ventre du tisserand représente le passé, tandis que le rouleau des fils à tisser, non déplié, symbolise le mystère de demain, l'inconnu du devenir. Le tisserand dira toujours: « O demain! Ne me réserve pas une surprise désagréable! »

En tout, le travail du tisserand représente huit mouvements de va-et-vient (par ses pieds, ses bras, la navette et le croisement rythmique des fils de trame) qui correspondent aux huit bois de charpente et aux huit pattes de l'araignée mythique qui enseigna sa science à l'ancêtre des tisserands.

Les gestes du tisserand actionnant son métier, c'est la création en action; ses paroles accompagnant ces gestes, c'est le chant même de la Vie.

Le forgeron traditionnel, lui, est le dépositaire du secret des transmutations. Il est par excellence le « Maître du Feu ». Son origine est mythique et, dans la tradition bambara, il est appelé « Premier fils de la Terre ». Ses connaissances remontent à *Maa*, le premier homme, auquel son créateur *Maa Ngala* enseigna, entre autres, les secrets de la « forgeronnerie ». C'est pourquoi la forge s'appelle *Fan*, du même nom que *Fan*, l'Œuf primordial dont est sorti tout l'univers et qui fut la première forge sacrée.

Les éléments de la forge sont liés à un symbolisme sexuel, ce dernier étant lui-même l'expression, ou le reflet, d'un processus cosmique de création.

Ainsi les deux soufflets ronds, actionnés par l'assistant du forgeron, sont assimilés aux deux testicules mâles. L'air dont ils s'emplissent est la substance de vie envoyée, à travers une sorte de tuyère qui représente le phallus, dans le foyer de la forge, qui représente la matrice où œuvre le feu transformateur.

Le forgeron traditionnel ne doit entrer dans la forge qu'après un bain rituel de purification préparé avec la décoction de certaines feuilles, écorces ou racines d'arbres, choisies en fonction du jour. En effet, les végétaux (comme les minéraux et les animaux) sont répartis en sept classes qui correspondent aux jours de la semaine et sont liés par la loi de « correspondance analogique »¹¹. Puis le forgeron s'habillera d'une façon particulière, ne pouvant pénétrer dans la forge revêtu de n'importe quel costume.

Chaque matin, il purifiera la forge au moyen de fumigations spéciales à base de plantes connues de lui.

Ces opérations terminées, lavé de tous les contacts qu'il a eus avec l'extérieur, le forgeron se trouve dans un état sacramentel. Il redevient pur et est assimilé au forgeron primordial. C'est alors seulement qu'à l'imitation de *Maa Ngala*, il peut « créer » en modifiant et façonnant la matière. (Le nom du

11. Sur la loi de correspondance analogique, cf. A. HAMPATE BA: *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine, Paris, 1972, pp. 120 ss.

forgeron en peul est *baylo*, mot qui signifie littéralement « transformateur ».)

Avant de commencer son travail, il invoque les quatre éléments-mère de la création (terre, eau, air, feu) qui sont obligatoirement représentés dans la forge. On y trouve en effet toujours un canari rempli d'eau, le feu dans le foyer de la forge, l'air envoyé par les soufflets et un petit tas de terre à côté de la forge.

Pendant son travail, le forgeron prononce des paroles spéciales en touchant chaque outil. En prenant son enclume, qui symbolise la réceptivité féminine, il dit : « Je ne suis pas *Maa Ngala*, je suis le représentant de *Maa Ngala*. C'est lui qui crée, et non moi. » Puis il prend de l'eau ou un œuf, et en fait don à l'enclume en disant : « Voici ta dot. »

Il prend sa masse, qui symbolise le phallus, et en frappe quelques coups sur l'enclume pour la « sensibiliser ». La communication étant établie, il peut commencer à travailler.

L'apprenti ne doit pas poser de questions. Il doit seulement regarder et souffler. C'est la phase « muette » de l'apprentissage. Au fur et à mesure de son avancement dans la connaissance, il soufflera selon des rythmes de plus en plus complexes, chaque rythme ayant une signification. Pendant la phase orale de l'apprentissage, le Maître transmettra peu à peu toutes ses connaissances à son élève, l'entraînant et le corrigeant jusqu'à ce qu'il acquière la maîtrise. Après une « cérémonie de libération », le nouveau forgeron peut quitter son maître et installer sa propre forge. En général, le forgeron envoie ses propres enfants en apprentissage chez un autre forgeron. L'adage dit : « Les épouses et les enfants du Maître ne sont pas ses meilleurs élèves. »

Ainsi l'artisan traditionnel, imitant *Maa Ngala*, « répétant » par ses gestes la prime création, accomplissait-il non un « travail » au sens purement économique du mot, mais une fonction sacrée mettant en jeu les forces fondamentales de la vie et l'engageant dans tout son être. Dans le secret de son atelier ou de sa forge, il participait au mystère renouvelé de l'éternelle création.

Les connaissances du forgeron doivent couvrir un vaste secteur de la vie. Occultiste réputé, sa maîtrise des secrets du feu et du fer lui vaut d'être seul habilité à pratiquer la circoncision et, nous l'avons vu, le grand « Maître du couteau » dans l'initiation du Komo est toujours un forgeron. Il est non seulement savant pour tout ce qui touche aux métaux, mais il connaît parfaitement la classification des végétaux et leurs propriétés.

Le forgeron de haut fourneau, à la fois extracteur du minerai et fondeur, est le plus avancé en connaissance. A toutes les connaissances du forgeron fondeur, il joint la connaissance parfaite des « Fils du sein de la Terre » (la minéralogie) et celle des secrets de la brousse et des plantes. En effet, il connaît le peuplement végétal qui recouvre la terre lorsqu'elle contient un métal particulier, et sait détecter un gisement d'or au seul examen des plantes et des cailloux.

Il connaît les incantations à la terre et les incantations aux plantes. La nature étant considérée comme vivante et animée de forces, tout acte la perturbant doit être accompagné d'un « savoir-vivre rituel » destiné à préserver et à sauvegarder son équilibre sacré, car tout est lié, tout retentit sur tout,

toute action ébranle les forces de la vie et entraîne une chaîne de conséquences dont l'homme subit les contrecoups.

La relation de l'homme traditionnel avec le monde était donc une relation vivante de *participation* et non une relation purement utilisatrice. On comprend que, dans cette *vision globale de l'univers*, la place du profane est faible.

En pays Baoulé ancien, par exemple, l'or, dont la terre était riche, était considéré comme un métal divin et ne faisait pas l'objet d'une exploitation outrancière. Il servait surtout à confectionner les objets royaux ou cultuels et comportait également un rôle de monnaie d'échange, en tant que cadeau. Chacun pouvait l'extraire, mais on ne pouvait garder pour soi une pépite dépassant une certaine grosseur. Toute pépite dépassant le poids courant était remise au dieu et allait grossir « l'or royal », dépôt sacré dans lequel les rois eux-mêmes n'avaient pas le droit de puiser. Certains trésors royaux se sont ainsi transmis, intacts, jusqu'à l'occupation européenne. La terre étant censée appartenir à Dieu, nul homme n'en était propriétaire et l'on n'avait droit qu'à son « usufruit ».

Pour revenir à l'artisan traditionnel, il est l'exemple type de l'incarnation de ses connaissances non seulement dans ses gestes et ses actes, mais dans sa vie toute entière puisqu'il devra respecter un ensemble d'interdits et d'obligations liés à sa fonction, qui constitue un véritable code de comportement tant à l'égard de la nature que de ses semblables.

Il y a ainsi ce qu'on appelle la « Voie des forgerons » (*Numu-sira* ou *numuya*, en bambara), la « Voie des agriculteurs », la « Voie des tisserands », etc. et, sur le plan ethnique, la « Voie des Peul » (*Lawol fulfulde*), véritables codes moraux, sociaux et juridiques propres à chaque groupe, fidèlement transmis et respectés par la voie de la tradition orale.

On peut dire que le métier, ou la fonction traditionnelle, sculpte l'être de l'homme. Toute la différence entre l'éducation moderne et la tradition orale est là. Ce qu'on apprend à l'école occidentale — pour utile que ce soit — on ne le *vit* pas toujours tandis que la connaissance héritée de la tradition orale s'incarne dans l'être tout entier.

Les instruments ou outils du métier matérialisant les Paroles sacrées, le contact de l'apprenti avec le métier l'oblige, à chaque geste, à vivre la Parole.

C'est pourquoi la tradition orale, prise dans son ensemble, ne se résume pas à la transmission de récits ou de certaines connaissances. Elle est *génératrice et formatrice d'un type d'homme particulier*. On peut dire qu'il y a la civilisation des forgerons, la civilisation des tisserands, la civilisation des pasteurs, etc.

Je me suis borné à approfondir ici l'exemple des tisserands et des forgerons, particulièrement typique, mais chaque activité traditionnelle constitue, en général, une grande école initiatique ou magico-religieuse, une voie d'accès vers l'Unité dont elle est, selon les initiés, un reflet ou une expression particulière.

Pour conserver au sein du lignage les connaissances secrètes et les pouvoirs magiques en découlant, chaque groupe dut observer, le plus souvent, des interdits sexuels rigoureux à l'égard des personnes extérieures au groupe,

et pratiquer l'endogamie. Celle-ci n'est donc pas due à une idée d'intouchabilité mais au désir de conserver dans le groupe les secrets rituels. On voit, dès lors, comment ces groupes étroitement spécialisés et correspondant à des « fonctions sacrées » débouchèrent peu à peu sur la notion de « caste », telle qu'elle existe aujourd'hui dans l'Afrique de la savane. « C'est la guerre et le noble qui ont fait le captif, dit l'adage, mais c'est Dieu qui a fait l'artisan (le *nyamakala*). »

La notion de supériorité ou d'infériorité par rapport aux castes ne repose donc pas sur une réalité sociologique traditionnelle. Elle est apparue au cours des temps, en certains endroits seulement, probablement à la suite de l'apparition de certains empires où la fonction guerrière réservée aux nobles leur conféra une sorte de suprématie. En des temps reculés, d'ailleurs, la notion de noblesse n'était sans doute pas la même et le pouvoir spirituel avait préséance sur le pouvoir temporel. En ce temps-là, c'étaient les *Silatigi* (Maîtres-initiés peul) et non les *Ardo* (chefs, rois) qui dirigeaient les communautés peul.

Contrairement à ce que d'aucuns ont écrit ou cru comprendre, le forgeron, en Afrique, est beaucoup plus craint que méprisé. « Premier fils de la Terre », maître du Feu et manipulant des forces mystérieuses, on redoute surtout son pouvoir.

Toujours est-il que la tradition fit aux nobles obligation d'assurer l'entretien des classes « castées », ou classes de *nyamakala* (en bambara) — (*nyeenyo*, pl. *nyeeybe*, en peul). Ces classes jouissaient de la prérogative de pouvoir demander des biens (ou de l'argent) non en rétribution d'un travail, mais en tant que réclamation d'un privilège que le noble ne pouvait refuser.

Dans la tradition du Mandé, dont le foyer se trouve au Mali mais qui recouvre plus ou moins tout le territoire de l'ancien Bafour (c'est-à-dire l'ancienne Afrique occidentale française, exception faite des zones de forêt et de l'est du Niger), les « castes », ou *nyamakala*, comprennent :

- les forgerons (*numu* en bambara, *baylo* en peul);
- les tisserands (*maabo*, en peul comme en bambara);
- les travailleurs du bois (à la fois bûcherons et ébénistes; *saki* en bambara, *labbo* en peul);
- les travailleurs du cuir (*garanké*; en bambara, *sakké* en peul).;
- des animateurs publics (*diéli* en bambara. On les désigne, en peul, du nom général de *nyeeybe*: *nyamakala*). Plus connus en français sous le nom de « griots ».

Bien qu'il n'y ait pas de « supériorité » proprement dite, les quatre classes de *nyamakala*-artisans ont préséance sur les griots parce qu'elles correspondent à des initiations et à une connaissance, le forgeron est au sommet, suivi du tisserand, leur métier étant le plus initiatique. Les forgerons et les tisserands peuvent indifféremment prendre femme dans l'une ou l'autre caste car elles sont potières traditionnelles et relèvent donc de la même initiation féminine.

Dans la classification du Mandé, les *nyamakala*-artisans vont toujours par trois :

Il y a trois forgerons (*numu* en b., *baylo* en p.):

— le forgeron de mine (ou de haut fourneau), qui extrait le minerai et qui fond le métal. Les grands initiés parmi eux peuvent travailler également dans la forge;

— le forgeron du fer noir, qui travaille dans la forge mais n'extrait pas le minerai;

— le forgeron des métaux précieux, ou bijoutier, qui est généralement courtisan et, comme tel, installé dans le vestibule des chefs ou des nobles.

Trois tisserands (*maabo*):

— le tisserand de laine, qui est le plus initié. Les motifs figurant sur les couvertures sont toujours symboliques et se rattachent aux mystères des nombres et de la cosmogonie. Chaque dessin porte un nom;

— le tisserand de *kerka*, qui tisse d'immenses couvertures, moustiquaires ou tentures de coton pouvant faire jusqu'à six mètres de long et comportant une infinité de motifs. J'en ai vu qui comportaient 165 motifs. Chaque motif a un nom et une signification. Le nom lui-même est un symbole qui signifie beaucoup de choses;

— le tisserand ordinaire, qui fabrique de simples bandes blanches et ne correspond pas à une grande initiation.

Il arrive que des nobles pratiquent le tissage ordinaire. Ainsi, certains bambara confectionnent des bandes blanches sans être tisserands de caste. Mais ils ne sont pas initiés et ne peuvent tisser ni *kerka*, ni laine, ni moustiquaires.

Il y a trois travailleurs du bois (*saki* en b., *labbo* en p.):

— celui qui réalise les mortiers, pilons et statuettes sacrées. Le mortier, dans lequel on pile les remèdes sacrés, est un objet rituel et n'est pas confectionné avec n'importe quel bois. De même que la forge, il symbolise les deux forces fondamentales: le mortier représente, comme l'enclume, le pôle féminin, tandis que le pilon représente, comme la masse, le pôle masculin.

Les statuettes sacrées sont exécutées à la commande d'un initié-*doma*, qui les «chargera» d'énergie sacrée en vue d'un usage particulier. Indépendamment du rituel de la «charge», le choix et la coupe du bois doivent eux aussi s'exécuter dans des conditions particulières, dont le bûcheron a le secret.

L'artisan du bois coupe lui-même le bois, dont il a besoin. Il est donc également bûcheron et son initiation est liée à la connaissance des secrets de la brousse et des végétaux. L'arbre étant considéré comme vivant et habité par d'autres esprits vivants, on ne l'abat ni ne le coupe sans des précautions rituelles particulières connues du bûcheron;

— celui qui réalise les ustensiles ou meubles de ménage en bois;

— celui qui fabrique les pirogues. Le piroguier doit être initié, en outre, aux secrets de l'eau.

Au Mali, les Somono, qui sont devenus pêcheurs sans appartenir à l'ethnie Bozo, se sont mis à fabriquer eux aussi des pirogues. C'est eux que l'on voit travailler entre Koulikoro et Mopti sur les bords du Niger.

Il y a trois travailleurs du cuir (*garanké*; en b. et *sakké*; en p.):

— ceux qui fabriquent les chaussures;

— ceux qui fabriquent les harnachements;



1

1. Joueur de Valiha, en bois avec cordes en acier (photo musée de l'Homme).

2. Griot hutu mimant le m̄wami d̄chu, Rwanda (photo B. Nantet).



2

— les selliers, ou bourelliers.

Le travail du cuir correspond lui aussi à une initiation et les *garanké* ont souvent une réputation de sorciers.

Les chasseurs, les pêcheurs et les agriculteurs ne correspondent pas à des castes, mais plutôt à des ethnies. Leurs activités sont parmi les plus anciennes de la société humaine : la « cueillette » (agriculture) et la « chasse » (comprenant les « deux chasses » : sur terre et dans l'eau) représentent, elles aussi, de grandes écoles d'initiation, car on n'aborde pas n'importe comment les forces sacrées de la Terre-Mère ou les puissances de la brousse où vivent les animaux. Comme le forgeron de haut fourneau, le chasseur connaît en général toutes les « incantations de la brousse » et doit posséder à fond la science du monde animal.

Les guérisseurs (par les plantes ou par le « don de la parole ») peuvent appartenir à n'importe quelle classe ou ethnie. Ce sont souvent des *doma*.

Chaque peuple possède souvent en héritage des dons particuliers, transmis par initiation de génération en génération. Ainsi les Dogon du Mali sont réputés pour connaître le secret de la lèpre, qu'ils savent guérir très rapidement sans laisser aucune trace, et le secret de la guérison de la tuberculose. Ils sont, en outre, d'excellents « rebouteux » et savent remettre en place les os brisés même en cas de fractures très graves.

Les animateurs publics ou « Griots » (Diéli, en Bambara)

Si les sciences occultes et ésotériques sont l'apanage des « maîtres du couteau » et des chantres des dieux, la musique, la poésie lyrique, les contes qui animent les récréations populaires, et souvent aussi l'histoire, reviennent aux griots, sortes de troubadours ou de ménestrels parcourant le pays ou attachés à une famille.

On a souvent pensé, à tort, qu'ils étaient les seuls « traditionalistes » possibles. Qui sont-ils ?

On peut les diviser en trois catégories :

— les griots *musiciens*, qui jouent de tous les instruments (monocorde, guitare, cora, tam-tam, etc). Souvent merveilleux chanteurs, ils sont conservateurs et transmetteurs des musiques anciennes en même temps que compositeurs ;

— les griots « *ambassadeurs* » et courtisans, chargés de s'entremettre entre les grandes familles lorsqu'il existe des différends. Ils sont toujours attachés à une famille royale ou noble, parfois à une seule personne ;

— les griots *généalogistes*, historiens ou poètes (ou les trois à la fois) qui sont aussi généralement conteurs et grands voyageurs, et pas forcément attachés à une famille.

La tradition leur confère un statut particulier au sein de la société. En effet, contrairement aux *Horon* (nobles), ils ont le droit d'être sans vergogne

et jouissent d'une très grande liberté de parole. Ils peuvent se montrer sans gêne, voire effrontés, et il leur arrive de plaisanter avec les choses les plus sérieuses ou les plus sacrées sans que cela tire à conséquence. Ils ne sont astreints ni à la discrétion ni au respect absolu de la vérité. Ils peuvent parfois mentir avec aplomb et nul n'est fondé à leur en tenir rigueur. « C'est le dire du *diéli* ! Ce n'est donc pas la vérité vraie, mais nous l'acceptons ainsi ». Cette maxime montre assez combien la tradition admet, sans en être dupe, les affabulations des *diéli* qui, ajoute-t-elle, ont « la bouche déchirée ».

Dans toute la tradition du Bafour, le noble, ou le chef, non seulement se voit interdire la pratique de la musique dans les réunions publiques, mais est tenu à la modération dans l'expression ou la parole. « Trop parler sied mal dans la bouche d'un Horon », dit le proverbe. Aussi les griots attachés aux familles sont-ils tout naturellement amenés à jouer un rôle d'entremetteur, ou même d'ambassadeur, lorsque surgissent des problèmes, petits ou grands. Ils sont « la langue » de leur maître.

Lorsqu'ils sont attachés à une famille, ou à une personne, ils sont généralement chargés des commissions d'usage et notamment des démarches matrimoniales. Un jeune homme noble, par exemple, ne s'adressera pas directement à une femme pour lui parler de son amour. Il en chargera son griot qui se mettra en rapport avec la jeune fille ou avec la griote de celle-ci pour lui parler des sentiments de son maître et lui vanter ses mérites.

La société africaine étant fondamentalement fondée sur le dialogue entre les individus et la palabre entre communautés ou ethnies, les *diéli*, ou griots, sont les agents actifs et naturels de ces palabres. Autorisés à avoir « deux langues dans leur bouche », ils peuvent éventuellement se dédire sans qu'on leur en tienne rigueur, ce que ne pourrait faire un noble à qui il n'est pas permis de revenir inopinément sur sa parole ou sur une décision. Il arrive même aux griots d'endosser une faute qu'ils n'ont pas commise afin de redresser une situation ou de sauver la face des nobles.

C'est aux vieux sages de la communauté, qui siègent dans le secret, que revient le lourd devoir de « regarder les choses par le hublot approprié », mais c'est aux griots de faire aller ce que les sages ont décidé et arrêté.

Dressés à s'informer et à informer, ils sont les grands vecteurs des nouvelles, mais aussi, souvent, les propagateurs des cancons.

Leur nom en bambara, *diéli*, signifie « sang ». Tel le sang en effet, ils circulent dans le corps de la société qu'ils peuvent guérir ou rendre malade, selon qu'ils atténuent ou avivent ses conflits par leurs paroles et par leurs chants.

Hâtons-nous de dire, cependant, qu'il s'agit ici de caractéristiques générales et que tous les griots ne sont pas nécessairement effrontés ou dévergondés. Bien au contraire, il existe parmi eux des hommes que l'on appelle *Diéli-faama* : « griots-rois ». Ceux-ci ne le cèdent en rien aux nobles en matière de courage, moralité, vertu et sagesse, et ils n'abusent jamais des droits que leur octroie la coutume.

Les griots furent un grand agent actif du commerce humain et de la culture.

Souvent doués d'une grande intelligence, ils jouèrent un très grand rôle dans la société traditionnelle du Bafour en raison de leur influence sur les nobles et les chefs. En toute occasion, encore maintenant, ils stimulent et excitent l'orgueil clanique du noble par leurs chants, souvent pour obtenir des cadeaux, mais souvent aussi pour encourager celui-ci dans une circonstance difficile.

Durant la nuit de veille qui précède la circoncision, par exemple, ils encouragent l'enfant ou le jeune homme afin que, par son impassibilité, il sache se montrer digne de ses aïeux. « Ton père¹² Untel, qui a été tué sur le champ de bataille, a avalé la « bouillie de fer ignée » (les balles) sans cligner des yeux. J'espère que, demain, tu n'auras pas peur du tranchant couteau du forgeron », chante-t-on chez les Peul. A la cérémonie du bâton, ou *Soro*, chez les Peuls Bororo du Niger, ce sont les griots qui soutiennent par leurs chants le jeune homme qui doit prouver son courage et sa patience en recevant sans ciller, avec le sourire, les coups de bâton les plus cinglants sur la poitrine.

Les griots participèrent à toutes les batailles de l'histoire aux côtés de leurs maîtres dont ils fouettaient le courage par le rappel de leur généalogie et des hauts faits de leurs pères. Tant est grande la puissance de l'évocation du nom pour l'Africain. C'est d'ailleurs par la répétition du nom de son lignage que l'on salue et louange un Africain.

L'influence exercée par les *diéli*, au cours de l'histoire, fut bonne ou mauvaise selon que leurs paroles excitaient l'orgueil des chefs et les poussaient à dépasser les limites, ou selon qu'ils les rappelaient, comme ce fut souvent le cas, au respect de leurs devoirs traditionnels.

Comme on le voit, l'histoire des grands empires de l'Afrique du Bafour est inséparable du rôle des *Diéli* qui mériterait, à lui seul, une étude approfondie.

Le secret de la puissance et de l'influence des *Diéli* sur les *Horon* (nobles) réside dans la connaissance de leur généalogie et de l'histoire de leur famille. Aussi certains d'entre eux ont-ils fait de cette connaissance une véritable spécialité. Cette classe de griots n'appartient souvent à aucune famille et parcourt le pays à la recherche d'informations historiques toujours plus étendues. Ils sont ainsi assurés de posséder un moyen presque magique de provoquer l'enthousiasme des nobles auxquels ils viennent déclamer leur généalogie, leurs devises et leur histoire, et d'en recevoir automatiquement d'importants cadeaux. Un noble est capable de se dépouiller de tout ce qu'il possède sur lui et dans sa maison pour en faire cadeau à un griot qui a su toucher la corde sensible. Où qu'ils aillent, ces griots généalogistes sont donc assurés de trouver largement leur subsistance.

Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'il s'agit là d'une « rétribution ». L'idée de rétribution pour un travail est contraire à la notion traditionnelle de

12. « Ton père », en langage africain, ce peut être tout aussi bien un oncle, un grand-père ou aïeul. C'est toute la lignée paternelle, collatéraux compris.

droit des *nyamakala* sur les classes nobles¹³. Quelle que soit leur fortune, les nobles, même les plus pauvres, sont tenus traditionnellement de donner aux *diéli*, comme à tout *nyamakala* ou *woloso* («captif de case»)¹⁴, même si le demandeur est infiniment plus riche que le donneur. D'une façon générale, c'est la caste des *Diéli* qui quémante le plus. Mais quels que soient ses gains, le *diéli* est toujours pauvre car il dépense sans réserve, comptant sur les nobles pour vivre.

«O! — chantent les griots quémanteurs — la main du noble ne reste pas collée à son cou par avarice, mais elle est toujours prête à plonger dans sa poche afin de donner au demandeur». Et si par hasard le cadeau ne venait pas, gare aux méfaits de «l'homme à la bouche déchirée», dont les «deux langues» peuvent gâter bien des affaires et des réputations!

Du point de vue économique, la caste des *Diéli*, comme toutes les classes de *nyamakala* et de *woloso*, est donc totalement à la charge de la société, et particulièrement des classes nobles. La transformation progressive des conditions économiques et des mœurs a quelque peu entamé cet état de choses, d'anciens nobles ou d'anciens griots accédant à des fonctions rétribuées. Mais la coutume n'en est pas moins demeurée vivante et les gens se ruinent encore, à l'occasion des fêtes de baptême ou de mariage, pour donner des cadeaux aux griots qui viennent animer ces fêtes de leurs chants. Certains gouvernements modernes ont tenté de mettre fin à cette coutume, mais n'y ont pas, à ma connaissance, encore réussi.

Les *diéli*, étant *nyamakala*, doivent, en principe, se marier dans les classes de *nyamakala*.

On voit comment les griots généalogistes, spécialisés dans la connaissance de l'histoire des familles et doués souvent d'une mémoire prodigieuse, ont pu tout naturellement devenir, en quelque sorte, les archivistes de la société africaine et, parfois, de grands historiens. Mais souvenons-nous qu'ils ne sont pas les seuls à détenir ces connaissances. On peut donc, à la rigueur, appeler les griots-historiens des «traditionalistes», mais avec cette réserve qu'il s'agit là d'une branche purement historique de la tradition, qui en comporte par ailleurs beaucoup d'autres.

Le fait de naître griot (*diéli*) ne fait pas nécessairement du *diéli* un historien, mais l'y prédispose, et il n'en fait pas non plus, loin s'en faut, un savant en matières traditionnelles, un «Connaisseur». D'une manière générale, la caste des *Diéli* est la plus éloignée des domaines initiatiques — ceux-ci exigeant silence, discrétion et maîtrise de sa parole.

La possibilité de devenir des «Connaisseurs» ne leur est pourtant pas interdite, pas plus qu'à quiconque. De même qu'un traditionaliste-*doma* (le «Connaisseur traditionnel» au vrai sens du terme) peut être en même temps un grand généalogiste et historien, de même un griot,

13. «Noble» est une traduction très approximative pour *Horon*. En fait, est *Horon* toute personne n'appartenant ni à la classe des *nyamakala* ni à la classe des *Jon* (ou «captifs»), classe née à partir d'anciennes prises de guerre. Les *Horon* ont pour devoir d'assurer la défense de la communauté, de donner leur vie pour elle et d'assurer l'entretien des autres classes.

14. *Woloso*, ou «captif de case», cf. note 6.

comme tout membre de n'importe quelle catégorie sociale, peut devenir traditionaliste-*doma* si ses aptitudes le lui permettent et s'il a vécu les initiations correspondantes (exception faite, toutefois, de l'initiation du Komo qui lui est interdite).

Nous avons cité, au cours de cette étude, l'exemple de deux griots « Connaisseurs » vivant actuellement au Mali : Iwa et Banzoumana, ce dernier étant à la fois grand musicien, historien et traditionaliste-*doma*.

Le griot qui est en même temps traditionaliste-*doma* constitue une source de renseignements entièrement digne de confiance, car sa qualité d'initié lui confère une haute valeur morale et l'astreint à l'interdit de mensonge. Il devient un autre homme. Il est ce « griot-roi » dont j'ai parlé plus haut, que l'on consulte pour sa sagesse et ses connaissances et qui, tout en sachant distraire, n'abuse jamais de ses droits coutumiers.

Lorsqu'un griot raconte une histoire, on demande en général : « Est-ce l'histoire des *diéli* ou l'histoire des *doma*? ». S'il s'agit de « l'histoire des *diéli* », on répond : « C'est le dire des *diéli* ! » et l'on s'attend à quelques embellissements de la vérité, destinés à mettre en relief le rôle de telle ou telle famille, ce que ne ferait pas un traditionaliste-*doma*, soucieux avant tout de transmission véridique.

Il y a là une discrimination à faire. Lorsqu'on est en présence d'un griot historien, il convient de savoir si c'est un griot ordinaire ou un griot-*doma*. Il faut reconnaître, cependant, que la base des faits est rarement transformée ; elle sert de tremplin à une inspiration poétique ou panégyrique qui vient, sinon la fausser vraiment, du moins la « décorer ».

Il convient de dissiper un malentendu dont les séquelles apparaissent encore dans certains dictionnaires français. On a voulu, en effet, que le griot (*diéli*) soit un « sorcier », ce qui ne correspond à aucune réalité. Il peut arriver qu'un griot soit *Korté-tigui*, « jeteur de mauvais sort », comme il peut arriver qu'un griot soit *doma*, « Connaisseur traditionnel », et ce non pas parce qu'il est né griot, mais parce qu'il aura été initié et aura acquis sa maîtrise, bonne ou mauvaise, à l'école d'un maître de l'art.

Le malentendu vient sans doute de l'ambivalence du terme de « griot » qui, en français, désigne parfois l'ensemble des *nyamakala* — dont le *diéli* fait partie — et, plus fréquemment, la seule caste des *diéli*.

Or, la tradition déclare que les *nyamakala* sont tous des *Subaa*, terme qui désigne un homme versé dans les connaissances cachées connues des seuls initiés, un « occultiste » en quelque sorte. Elle exclut d'ailleurs de cette désignation les *diéli*, qui ne suivent pas une voie initiatique propre. Ce sont donc les *nyamakala-artisans* qui sont *subaa*. Parmi ces derniers, il se trouve que le *garanké*, travailleur du cuir, jouit d'une réputation de *Subaga* : sorcier, au mauvais sens du terme.

Je ne suis pas loin de croire que les premiers interprètes européens ont confondu les deux termes *subaa* et *subaga* (proches dans la prononciation) et que l'ambivalence du terme « griot » a fait le reste.

La tradition déclarant que « Tous les *nyamakala* sont des *subaa* (occultistes) », ils auront compris : « Tous les *nyamakala* sont des *subaga* (sorciers) », ce qui aura donné, étant donné le double usage, collectif ou

particulier, du mot griot: « Tous les griots sont des sorciers ». D'où le malentendu.

Quoi qu'il en soit, l'importance du *diéline* ne réside pas dans ses éventuelles vertus sorcières, mais dans son art de manier la parole, qui est d'ailleurs une autre forme de magie.

Avant de quitter les griots, signalons quelques exceptions avec lesquelles on peut les confondre. On peut rencontrer certains tisserands ayant cessé d'exercer le métier traditionnel pour devenir musiciens de guitare. Les peul les appellent *Bammbaado*, littéralement « portés dans le dos », parce que leur charge est toujours supportée par un homme ou par la communauté. Ces *Bammbaado*, qui sont toujours conteurs, peuvent aussi être poètes, généalogistes et historiens.

Certains bûcherons peuvent aussi échanger leurs outils contre la guitare et devenir d'excellents musiciens et généalogistes. Bokar Ilo et Idriss Ngada, qui furent, à ma connaissance, parmi les grands généalogistes de Haute-Volta, étaient des bûcherons devenus musiciens. Mais il s'agit là d'exceptions.

Certains nobles déchus peuvent également devenir animateurs et amuseurs publics — non musiciens toutefois¹⁵ — et portent le nom de *Tiapourta* (en bambara comme en peul). Ils sont alors plus effrontés et dévergondés que les plus effrontés des griots, et personne ne prend leurs propos au sérieux. Ils demandent des cadeaux aux griots, si bien que ceux-ci se sauvent lorsqu'ils en voient un...

Si la musique est, en général, la grande spécialité des *diéli*, il existe, par ailleurs, une musique rituelle jouée par les initiés et accompagnant les cérémonies ou les danses rituelles. Les instruments de cette musique sacrée sont alors de véritables objets culturels, permettant de communiquer avec les forces invisibles. Selon qu'ils sont à cordes, à vent ou à percussion, ils sont en rapport avec les éléments: terre, air et eau.

La musique propre à « incanter » les esprits du feu est l'apanage de l'association des mangeurs de feu, appelés *Kursi-kolonin* ou *Donnga-soro*.

Comment devient-on traditionaliste

Comme nous l'avons déjà indiqué, tout le monde, en Afrique du Bafour, pouvait devenir traditionaliste-*doma*, c'est-à-dire « Connaisseur » en une ou plusieurs matières traditionnelles. La connaissance était à la discrétion de tous (l'initiation étant présente partout, sous une forme ou sous une autre) et son acquisition dépendait seulement des aptitudes de chacun.

La connaissance était si valorisée qu'elle primait tout et conférait la noblesse. Ainsi le Connaisseur, en quelque matière que ce soit, pouvait siéger au Conseil des anciens chargé de l'administration de la communauté, quelle que soit sa catégorie sociale, *horon* (noble), *nyamakala* ou *woloso* (« captif de

15. Souvenons-nous que les Horons (nobles), peul ou bambara, ne jouent jamais de musique, du moins en public. Les Tiapourta ont conservé en général cette coutume.

case»). «La connaissance ne connaît ni la race, ni la “porte paternelle” (le clan). Elle anoblit son homme», dit le proverbe.

L'éducation africaine n'était pas systématique à la manière de la scolarité européenne. Elle se dispensait tout au long de la vie. C'est la vie même qui était éducation.

Jusqu'à l'âge de 42 ans, dans le Bafour l'homme était censé être à l'école de la vie et n'avait pas «droit à la parole» dans les assemblées, sinon exceptionnellement. Il était censé être encore «à l'écoute» et approfondir les connaissances qu'il avait reçues à partir de son initiation à 21 ans.

A partir de 42 ans, il était censé avoir assimilé et approfondi les enseignements reçus depuis sa jeunesse, acquérait le droit à la parole dans les assemblées et devenait à son tour un instructeur afin de rendre à la société ce qu'il en avait reçu. Mais cela ne l'empêchait pas, si tel était son désir, de continuer à s'instruire auprès de ses aînés et de solliciter leurs conseils. Un vieux trouvait toujours un plus vieux, ou plus savant que lui, pour lui demander un complément d'information ou un avis. «Chaque jour, dit-on, l'oreille entend ce qu'elle n'avait pas encore entendu». L'éducation pouvait ainsi durer toute la vie.

Après avoir appris son métier et suivi l'initiation correspondante, le jeune *nyamakala*-artisan, prêt à voler de ses propres ailes, partait le plus souvent de village en village pour augmenter ses connaissances auprès de nouveaux maîtres. «Celui qui n'a pas voyagé n'a rien vu», disent les gens. Aussi allait-il d'atelier en atelier faire un tour du pays aussi large que possible. Ceux de la montagne descendaient dans la plaine, ceux de la plaine allaient dans la montagne, ceux du Bélédougou venaient au Mandé, etc.

Afin de se faire reconnaître, le jeune forgeron en voyage portait toujours son soufflet en bandoulière, le bûcheron sa hache ou son herminette; le tisserand portait dans son dos son métier démonté mais arborait sur l'épaule sa navette ou sa poulie; le cordonnier tenait ses petits pots de couleur. Lorsque le jeune homme arrivait dans un gros village où les corporations étaient groupées par quartiers, on l'aiguillait automatiquement vers le quartier des cordonniers ou des tisserands, etc.

Au cours de ses voyages et de ses recherches, l'acquisition d'une somme de connaissances plus ou moins grande dépendait de sa dextérité, de la qualité de sa mémoire et, surtout, de son caractère. S'il était poli, avenant et serviable, les vieux lui donnaient des secrets qu'ils ne livraient pas aux autres, car il est dit: «Le secret des vieux ne se paie pas avec de l'argent, mais avec de bonnes manières.»

Le jeune *horon*, lui, passe son enfance dans la cour de son père et dans le village, où il assiste à toutes les réunions, entend les récits de chacun et retient tout ce qu'il peut. Dans les séances du soir de son «association d'âge», chaque enfant rapporte les contes qu'il a entendus, soit historiques, soit initiatiques — mais dans ce dernier cas sans en comprendre toute la portée. A partir de sept ans, il fait automatiquement partie de la société d'initiation de son village et commence à en recevoir les enseignements, dont nous avons dit plus haut qu'ils concernent tous les aspects de la vie.

Quand un vieux rapporte un conte initiatique dans une assemblée, il en développe le symbolisme selon la nature et la compréhension de son auditoire. Il peut en faire un simple conte merveilleux pour enfants, comportant un sens moral éducatif, ou une profonde leçon sur les mystères de la nature humaine et de ses rapports avec les mondes invisibles. Chacun retient ou comprend selon ses aptitudes.

Il en va de même pour les récits historiques qui animent les réunions, où l'on évoque dans les moindres détails les faits et gestes des anciens ou des héros du pays. L'étranger de passage fera entendre les récits des pays lointains. Ainsi l'enfant baigne-t-il dans une ambiance culturelle particulière dont il s'imprègne en fonction des qualités de sa mémoire. Histoire, contes, fables, proverbes et maximes jalonnent ses journées.

En général, le jeune *horon* ne s'expatrie pas, étant destiné à la défense du pays. Il participe aux travaux de son père qui peut être agriculteur, ou tailleur, ou exercer toute autre activité réservée à la classe des *horon*. S'il est peul, il suit le campement de ses parents, apprend de très bonne heure à garder seul les troupeaux en pleine brousse, de nuit comme de jour, et reçoit l'initiation peul liée au symbolisme des bovidés.

D'une manière générale, on ne devient pas traditionaliste-*doma* en restant dans son village.

Un guérisseur voulant approfondir ses connaissances devra voyager pour connaître les différentes sortes de plantes et s'instruire auprès d'autres Connaisseurs en la matière.

L'homme qui voyage découvre et vit d'autres initiations, enregistre les différences ou les ressemblances, élargit le champ de sa compréhension. Partout où il passe, il participe aux réunions, entend des récits historiques, s'attarde auprès d'un transmetteur qualifié en initiation ou en généalogie, et prend ainsi contact avec l'histoire et les traditions des pays qu'il traverse.

On peut dire que celui qui est devenu traditionaliste-*doma* a été, toute sa vie, un chercheur et un questionneur, et qu'il ne cesse jamais de l'être.

L'Africain de la savane voyageait beaucoup. Il en résultait un échange et une circulation des connaissances. C'est pourquoi la mémoire historique collective, en Afrique, est rarement limitée à un seul territoire. Elle est plutôt liée aux lignées ou aux ethnies qui ont émigré à travers le continent.

De nombreuses caravanes sillonnaient le pays, empruntant un réseau de routes spéciales protégées traditionnellement par les dieux et les rois, routes où l'on était sûr de n'être ni razzié ni attaqué. Sinon, c'eût été s'exposer soit à une attaque, soit à violer sans le savoir quelque interdit local et à en payer chèrement les conséquences. En arrivant dans un pays inconnu, les voyageurs allaient « confier leur tête » à un notable qui devenait ainsi leur garant, car « toucher à "l'étranger" de quelqu'un, c'est toucher à l'hôte lui-même ».

Le grand généalogiste, lui, est toujours nécessairement un grand voyageur. Si un griot peut se contenter de connaître la généalogie de la famille à laquelle il est attaché, le vrai généalogiste — qu'il soit griot ou non — devra nécessairement, pour agrandir ses connaissances, circuler à travers le pays pour s'informer sur les principales ramifications d'une ethnie donnée, puis se

rendre à l'étranger pour se renseigner sur l'histoire des branches émigrées.

C'est ainsi que Molom Gaolo, le plus grand généalogiste peul qu'il m'ait été donné de connaître, possédait la généalogie de tous les Peul du Sénégal. Son grand âge ne lui permettant plus de se déplacer, il envoya son fils, Mamadou Molom, continuer son enquête auprès des familles peul émigrées à travers le Soudan (Mali) avec al-Hādj^{cf}Umar. A l'époque où j'ai connu Molom Gaolo, il avait pu réunir et retenir l'histoire passée d'environ quarante générations.

Il avait pour coutume d'assister à tous les baptêmes ou funérailles dans les familles importantes, afin d'enregistrer les circonstances des naissances et des décès, qu'il ajoutait aux listes déposées dans sa mémoire fabuleuse. Aussi pouvait-il déclamer à n'importe quel personnage peul: «Tu es le fils d'Untel, né d'Untel, descendant d'Untel, rejeton d'Untel, etc. morts à tel endroit, pour telle raison, enterrés à tel endroit, etc.»; ou bien: «Untel a été baptisé tel jour, à telle heure, par tel marabout...». Bien entendu, toutes ces connaissances étaient, et sont encore, transmises oralement et enregistrées par la seule mémoire du généalogiste. On ne peut se faire une idée de ce que la mémoire d'un «illettré» peut emmagasiner. Un récit entendu une seule fois est gravé comme dans une matrice et resurgira du premier au dernier mot quand la mémoire le sollicitera.

Molom Gaolo est décédé à l'âge de 105 ans, vers 1968 je crois. Son fils, Mamadou Gaolo, âgé aujourd'hui de 50 ans, vit au Mali où il poursuit le travail de son père, par les mêmes moyens purement oraux, étant lui-même illettré.

Wahab Gaolo, contemporain de Mamadou Gaolo et toujours vivant lui aussi, a poursuivi de son côté une enquête sur les ethnies fulfuldéphones (Peul et Toucouleur) au Tchad, au Cameroun, en Centrafrique et jusqu'au Zaïre, pour se renseigner sur la généalogie et l'histoire des familles émigrées dans ces pays.

Les Gaolo ne sont pas des *diéli* (griots); mais une ethnie fulfuldéphone assimilée à la classe des *nyamakala* et jouissant des mêmes prérogatives. Plus parleurs et déclamateurs que musiciens (sauf leurs femmes qui chantent en s'accompagnant d'instruments rudimentaires), ils peuvent être conteurs et amuseurs et comptent parmi eux beaucoup de généalogistes.

Chez les Marka (ethnie du Mandé), les généalogistes s'appellent «Gues-séré», du nom de leur ethnie rattachée aux Marka.

Qui dit généalogiste dit, par là même, historien, car un bon généalogiste connaît l'histoire et les faits et gestes de chacun des personnages cités, tout au moins les plus marquants. Cette science est à la base même de l'histoire de l'Afrique, car si on s'intéresse tellement à l'histoire, ce n'est pas pour les dates, mais pour la généalogie, pour pouvoir retracer le déploiement, à travers le temps et l'espace, d'une famille, d'un clan ou d'une ethnie donnés.

Aussi chacun est-il toujours un peu généalogiste en Afrique et capable de remonter assez loin dans son propre lignage. Sinon, il serait comme privé de «carte d'identité». Jadis, au Mali, il n'y avait personne qui ne connût au moins dix à douze générations de ses aïeux. Parmi tous les vieux Toucouleur venus au Macina avec al-Hādj^{cf}Umar, il n'y en avait pas un seul qui

ne connût sa généalogie au Fouta-Sénégal (pays d'origine) et qui ne sache comment se raccorder aux familles restées là-bas. Ce sont eux que Mamadou Molom, fils de Molom Gaolo, vint consulter au Mali pour continuer l'enquête de son père.

La généalogie était donc tout à la fois sentiment d'identité, moyen d'exalter la gloire familiale et recours en cas de litige. Un conflit pour un terrain, par exemple, pouvait se régler grâce au généalogiste qui précisait quel aïeul avait défriché, puis cultivé ce terrain, à qui il l'avait donné, dans quelles conditions, etc.

On trouve dans la population, encore maintenant, énormément de connaisseurs en généalogie et en histoire, qui n'appartiennent ni à la classe des griots ni à celle des gaolo. Il y a là, pour l'histoire de l'Afrique, une source d'informations considérable, au moins pendant un certain temps encore.

Chaque patriarche est un généalogiste pour son propre clan, et c'est d'ailleurs souvent auprès d'eux que griots ou gaolo viennent se renseigner pour compléter leurs informations.

D'une manière générale, chaque vieillard, en Afrique, est toujours « connaisseur » en une matière ou en une autre, historique ou traditionnelle.

Griots et gaolo n'ont donc point l'exclusivité de la connaissance généalogique, mais eux seuls ont pour spécialité de la « déclamer » auprès des nobles pour en obtenir des dons.

Influence de l'Islam

Les particularités de la mémoire africaine et les modalités de sa transmission orale n'ont pas été affectées par l'islamisation qui a touché en grande partie les pays de la Savane ou de l'ancien Bafour. En effet, partout où il s'est répandu, l'islam n'a pas adapté la tradition africaine à sa propre pensée, mais s'est adapté lui-même à la transmission africaine dès l'instant — ce qui était souvent le cas — où celle-ci ne violait pas ses principes fondamentaux. La symbiose réalisée fut si grande qu'il est parfois difficile de démêler ce qui appartient à l'une ou l'autre tradition.

Lorsque la grande famille arabo-berbère des Kounta eut islamisé le pays, bien avant le XI^e siècle, dès que les autochtones eurent appris l'arabe, ils entreprirent de se servir des traditions ancestrales pour transmettre et expliquer l'islam.

On put voir ainsi de grandes écoles islamiques purement orales enseigner l'islam dans les langues autochtones, à l'exception du Coran et des textes faisant partie de la prière canonique.

Parmi beaucoup d'autres, je citerai l'école orale du Djelgodji (appelé Kabé), l'école de Barani, celle de Amadou Fodia dans le Farimaké (cercle de Niafouké, au Mali), celle de Mohamed Abdoulaye Souadou, de Dilli (cercle de Nara, Mali), l'école de Cheikh Usman dan Fodio, dans le Nigeria et le Niger, où tout l'enseignement était donné en peul. Plus près de nous, la Zaouïa de

Tierno Bokar Salif, à Bandiagara, et l'école de Sheikh Salah, grand marabout dogon, toujours vivant.

Pour donner une idée des capacités de la mémoire africaine, disons que la plupart des enfants sortant des écoles coraniques étaient capables de réciter le Coran entièrement par cœur, en arabe et dans la psalmodie voulue, sans en comprendre le sens !

Dans toutes ces écoles, les principes de base de la tradition africaine n'étaient pas répudiés, mais au contraire utilisés et expliqués à la lumière de la révélation coranique. Tierno Bokar qui était à la fois traditionaliste en matière africaine et en islam, s'illustra dans l'application approfondie de cette méthode d'enseignement.

Indépendamment d'une vision sacrale commune de l'univers et d'une même conception de l'homme et de la famille, on retrouvait, dans l'une et l'autre tradition, le même souci de toujours citer ses sources (*isnad*, en arabe) et de ne rien changer aux paroles du maître, le même respect de la chaîne de transmission initiatique (*silsila*, ou « chaîne », en arabe) et le même système de voies initiatiques (les grandes congrégations soufies, ou *tarikha* (pluriel *tourouk*), dont la « chaîne » remonte jusqu'au Prophète lui-même) permettant d'approfondir, par expérience, les données de la foi.

Aux catégories connues des « Connaisseurs » traditionnels vinrent s'ajouter celles des Marabouts (lettrés en arabe ou en jurisprudence islamique) et des grands Cheikhs du Soufisme, cependant que les structures de la société (castes et métiers traditionnels) étaient conservées, même dans les milieux les plus islamisés, et continuaient de véhiculer leurs initiations particulières. La connaissance en matières islamiques constitua une nouvelle source d'anoblissement. Ainsi Alfa Ali, mort en 1958, gaolo de naissance, était la plus grande autorité en matière islamique du cercle de Bandiagara, ainsi que toute sa famille avant lui, et son fils après lui¹⁶.

Histoire d'une récolte

Pour donner une illustration pratique de la façon dont les récits historiques ou autres vivent et se conservent avec une fidélité rigoureuse dans la mémoire collective d'une société à tradition orale, je raconterai comment il m'a été donné de réunir, uniquement à partir de la tradition orale, les éléments qui m'ont permis de rédiger l'histoire de l'*Empire peul du Macina au XVII^e siècle*¹⁷.

Appartenant à la famille de Tidjani, chef de province, je me suis trouvé dès mon enfance dans les meilleures conditions pour entendre et retenir. En effet, la maison de mon père Tidjani, à Bandiagara, ne désemplassait jamais.

16. D'une façon générale, l'islamisation, venant du nord et de l'est, a affecté plus particulièrement les pays de la savane, tandis que la christianisation, venant par mer, a davantage touché les régions forestières de la côte. Je ne puis parler de la rencontre entre tradition et christianisme, n'étant pas informé sur le sujet.

17. Amadou HAMPATÉ BA et J. DAGET, 1962.

De grandes réunions s’y tenaient, de jour comme de nuit, où chacun traitait les matières les plus diverses de la tradition.

La famille de mon père ayant été intimement mêlée aux événements de l’époque, les récits concernaient souvent l’histoire et chacun racontait un épisode connu d’une bataille ou d’un événement notable. Toujours présent à ces réunions, je ne perdais pas une parole et ma mémoire, telle une cire vierge, enregistrait tout.

C’est là, dès ma petite enfance, que je connus Koulel, le grand conteur, généalogiste et historien fulfuldéphone. Je le suivais partout et appris de lui beaucoup de contes et de récits que j’étais fier de rapporter ensuite à mes petits camarades de mon association d’âge, si bien qu’on me surnomma « Amkoulel », ce qui signifie « Petit Koulel ».

Des circonstances indépendantes de ma volonté m’amènèrent, en suivant ma famille, à visiter beaucoup de pays où je pus toujours être en rapport avec de grands traditionalistes. Ainsi, lorsque mon père fut astreint à résidence à Bougouni, où Koulel nous avait suivis, je fis connaissance du grand *Doma* bambara Danfo Sine, puis de son cadet Latif.

Plus tard, à Bamako comme à Kati, la cour de mon père Tidjani s’était presque reconstituée et les traditionalistes venaient de tous les pays pour se réunir chez lui, sachant qu’ils y rencontreraient d’autres « Connaisseurs » auprès de qui ils pourraient contrôler ou même agrandir leurs propres connaissances, car on trouve toujours plus savant que soi.

C’est là que j’ai commencé à apprendre beaucoup de choses concernant l’histoire de l’Empire peul du Macina, aussi bien dans la version Macinanké (c’est-à-dire des gens originaires du Macina et partisans de la famille de Sheikou Amadou) que dans la version des Toucouleur, leurs antagonistes, et même d’autres ethnies (Bambara, Marka, Sarakollé, Songhaï, etc.) ayant participé ou assisté aux événements.

Partant ainsi d’une base personnelle bien préparée, j’entrepris plus tard la récolte systématique des informations. Ma méthode consista à enregistrer d’abord tous les récits, sans me soucier de leur véracité ou de leur exagération possible. Ensuite, je confrontai les récits des Macinanké avec ceux des Toucouleur ou des autres ethnies intéressées. On peut toujours trouver ainsi, dans chaque région, des ethnies dont les récits permettent de contrôler les déclarations des principaux intéressés.

Ce fut un travail de longue haleine. La récolte de ces informations m’a demandé plus de quinze ans de travail et des déplacements qui m’amènèrent du Fouta-Djalon (Sénégal) à Kano (Nigeria) afin de refaire tous les voyages et le chemin parcouru tant par Sheikou Amadou que par al-ḥādj ‘Umar.

J’enregistrai de cette manière les récits d’au moins mille informateurs et ne retins finalement que les déclarations concordantes, celles qui se trouvaient conformes tant avec les traditions macinanké et toucouleur qu’avec celles des autres ethnies intéressées, et dont j’ai cité les sources dans le livre.

J’ai pu constater que, dans l’ensemble, mes mille informateurs avaient respecté la vérité des événements. La trame du récit était partout la même. Les différences, qui ne portaient que sur de petits détails, étaient dues à la

qualité de mémoire ou à la verve particulière du récitant. Selon l'appartenance ethnique de celui-ci, il pouvait avoir tendance à minimiser certaines défaites ou à essayer de leur trouver une excuse, mais il ne transformait pas les données de base. Il pouvait arriver qu'un conteur, sous l'influence d'une musique d'accompagnement, se laissât quelque peu emporter par son enthousiasme, mais le canevas restait le même: les lieux, les batailles, les victoires et les défaites, les entrevues et paroles échangées, les propos tenus par les principaux personnages, etc.

Cette expérience m'a apporté la preuve que la tradition orale était pleinement valable au point de vue scientifique. Non seulement il est possible, comme je l'ai fait, de comparer entre elles les versions de différentes ethnies afin d'exercer un contrôle, mais la société elle-même exerce un autocontrôle permanent. Aucun récitant ne pourrait, en effet, se permettre de transformer les faits, car il y aurait toujours dans son entourage des compagnons ou des aînés qui relèveraient immédiatement l'erreur et lui jetteraient au visage l'injure grave de menteur.

Le professeur Montet m'a un jour cité comme ayant rapporté, dans *l'Empire peul du Macina*, des récits récoltés cinquante ans plus tôt par son père et dont pas un mot n'avait varié. Cela donne une idée de la fidélité de conservation des données dans la tradition orale!

Caractéristiques de la mémoire Africaine

Parmi tous les peuples du monde, on a constaté que ceux qui n'écrivaient pas possédaient la mémoire la plus développée.

J'ai donné l'exemple des généalogistes capables de retenir une masse incroyable d'éléments, mais on pourrait citer également l'exemple de certains commerçants illettrés (j'en connais encore beaucoup) brassant des affaires parfois par dizaines de millions, prêtant de l'argent à de nombreuses personnes au cours de leurs déplacements, et gardant en tête la comptabilité la plus précise de tous ces mouvements de marchandises et d'argent, sans la moindre note écrite et sans commettre la moindre erreur.

La donnée à retenir s'inscrit dans la mémoire du traditionaliste d'un seul coup, comme en une cire vierge, et reste constamment disponible, en son entier¹⁸.

18. On pourrait rapprocher ce phénomène du fait que les facultés sensorielles de l'homme sont plus développées partout où celui-ci est obligé de s'en servir intensément, et s'atrophient dans la vie moderne. Le chasseur africain traditionnel, par exemple, est capable d'entendre et d'identifier certains bruits venant de plusieurs kilomètres. Sa vision est particulièrement aiguë. Certains sont capables de « sentir » l'eau, tels des sourciers, sans baguette. Les Touareg du désert possèdent un sens de l'orientation qui tient du miracle, etc. Alors que, submergé de toutes parts par le bruit et les informations, l'homme moderne voit s'atrophier progressivement ses facultés. Il est médicalement prouvé que l'homme des villes entend de moins en moins bien.

L'une des particularités de la mémoire africaine est de restituer l'événement ou le récit enregistré, *dans sa totalité*, tel un film qui se déroule depuis le début jusqu'à la fin, et de le restituer *au présent*. Il ne s'agit pas d'une remémoration, mais de la *remise au présent* d'un événement passé auquel tous participent, récitant et auditeurs.

Tout l'art du conteur est là. N'est pas conteur celui qui ne parvient pas à rapporter une chose telle qu'elle s'est passée sur le vif, de telle façon que ses auditeurs, comme lui-même, en redeviennent les témoins vivants et actifs. Or, tout Africain est relativement conteur. Quand un étranger arrive dans un village, il salue et dit: «Je suis votre étranger». On lui répond: «Cette maison t'est ouverte. Entre avec la paix». Puis, on lui dit: «Donne-nous des nouvelles». Alors il raconte toute son histoire, depuis son départ chez lui, ce qu'il a vu et entendu, ce qui lui est arrivé, etc. et ce de telle manière que ses auditeurs assistent à son voyage et le revivent avec lui. C'est pourquoi le mode verbal du récit est toujours présent.

En général, la mémoire africaine enregistre toute la scène: le décor, les personnages, leurs paroles, et jusqu'à leur costume dans les moindres détails. Dans les récits de guerre des Toucouleur, on sait quel boubou brodé portait le grand héros Oumarel Samba Dondo à telle bataille, qui était son palefrenier et ce qu'il est devenu, quel était le nom de son cheval et ce qui lui est arrivé, etc. Tous ces détails animent le récit et contribuent à rendre la scène vivante.

C'est pourquoi le traditionaliste ne peut pas, ou très difficilement, «résumer». Si on lui demande de résumer une scène, cela équivaut pour lui à l'escamoter. Or, il n'en a pas traditionnellement le droit. Chaque détail a son importance pour la vérité du tableau. Il raconte l'événement dans sa totalité ou il ne le raconte pas. A une telle demande il répondra: «Si tu n'as pas le temps de m'écouter, je le raconterais un autre jour.»

De la même façon, il ne craindra jamais de se répéter. Personne ne se lassera de l'entendre raconter la même histoire, dans les mêmes termes, telle qu'il l'a peut-être déjà racontée de nombreuses fois. Chaque fois, c'est la totalité du film qui se déroule à nouveau. L'événement est là, restitué. Le passé devient le présent. La vie ne se résume pas.

On peut à la rigueur raccourcir un récit pour les enfants, télescopant certaines séquences, mais alors on ne le tiendra pas pour vrai. Lorsqu'on a affaire à des adultes, on raconte un fait ou on ne le raconte pas.

Cette particularité de la mémoire africaine traditionnelle liée à un contexte de tradition orale, est déjà en soi une garantie d'authenticité.

Quant à la mémoire des traditionalistes, et particulièrement des traditionalistes-*doma* ou «Connaisseurs» qui englobe de vastes domaines de la connaissance traditionnelle, elle constitue une véritable bibliothèque où les archives ne sont pas «classées» mais totalement inventoriées.

Pour un esprit moderne, c'est un chaos, mais pour les traditionalistes, s'il y a chaos, c'est à la manière des molécules d'eau qui se mêlent dans la mer pour former un tout vivant. En cette mer, ils évoluent avec l'aisance d'un poisson dans l'eau.

Les fiches immatérielles de la tradition orale sont les maximes, proverbes, contes, légendes, mythes, etc. qui constitueront, soit un canevas à développer, soit une entrée en matière pour un récit didactique ancien ou improvisé. Pour les contes par exemple, et particulièrement les contes initiatiques, il y a une trame de base qui ne varie jamais, mais à partir de laquelle le conteur peut ajouter des embellissements, des développements ou des enseignements appropriés à la compréhension de son auditoire. Il en va de même pour les mythes, qui sont des condensés de connaissances sous une forme synthétique que l'initié peut toujours développer ou approfondir pour ses élèves.

Il convient d'être attentif au contenu des mythes et de ne pas les « cataloguer » trop vite. Ils peuvent recouvrir des réalités d'ordre très divers et même, parfois, être entendus à plusieurs niveaux en même temps.

Si certains se réfèrent à des connaissances ésotériques et « voilent » la connaissance en même temps qu'ils la transmettent à travers les siècles, d'autres peuvent avoir un rapport avec des événements réels. Citons l'exemple de *Thianaba*, le serpent mythique peul, dont la légende retrace les aventures et la migration à travers la Savane africaine, depuis l'océan Atlantique. L'ingénieur Belime, qui fut chargé, vers 1921, d'édifier le barrage de Sandanding, eut la curiosité de suivre à la trace les indications géographiques de la légende qui lui avaient été enseignées par Hammadi Djenngoudo, grand Connaisseur peul. Il eut la surprise de découvrir ainsi le tracé de l'ancien lit du fleuve Niger.

Conclusion

L'époque présente est, pour l'Afrique, celle de la complexité et de la mouvance. Des mondes, des mentalités et des temps différents se superposent en elle, interférant les uns avec les autres, s'influçant parfois, ne se comprenant pas toujours. Le XX^e siècle y côtoie le Moyen Age, l'Occident y côtoie l'Orient, le cartésianisme, façon particulière de « penser » le monde, y côtoie « l'animisme, » façon particulière de le vivre et de l'expérimenter de tout son être.

Les jeunes dirigeants « modernes » administrent, avec des mentalités et des systèmes de loi, ou des idéologies, directement hérités de modèles étrangers, des peuples et des réalités qui relèvent d'autres lois et d'autres mentalités. Par exemple, dans la plupart des territoires de l'ancienne Afrique occidentale française, le code juridique élaboré au lendemain de l'indépendance par nos jeunes juristes, tout frais émoulus des universités françaises, est purement et simplement calqué sur le Code Napoléon. Il s'ensuit que la population, régie jusque-là par des coutumes sacrées héritées des ancêtres et qui avaient assuré la cohésion de sa société, ne comprend pas pourquoi on la juge et la condamne au nom d'une « coutume » qui n'est pas la sienne, qu'elle ne connaît pas et qui ne correspond pas aux réalités profondes du pays.

Tout le drame de ce que j'appellerais « l'Afrique de base » est d'être souvent dirigée par une minorité intellectuelle qui ne la comprend plus, selon des principes qui ne lui correspondent pas.

Pour la nouvelle intelligentsia africaine, formée aux disciplines universitaires européennes, très souvent la Tradition a cessé de vivre. Ce sont là « histoires de vieux » ! Il convient de dire cependant qu'une importante fraction de la jeunesse cultivée éprouve de plus en plus, depuis quelque temps, le besoin puissant de se tourner vers les traditions ancestrales et d'en dégager les valeurs fondamentales, afin de retrouver ses propres racines et le secret de son identité profonde.

Par contre, dans « l'Afrique de base » qui vit le plus souvent loin des grandes villes — îlots de l'Occident — la tradition est restée vivante et l'on peut encore trouver, comme je l'ai indiqué précédemment, un très grand nombre de ses représentants ou de ses dépositaires. Mais pour combien de temps encore ?

Le grand problème de l'Afrique traditionnelle est en effet celui de *la rupture dans la transmission*.

La première grande rupture, dans les anciennes colonies françaises, eut lieu avec la guerre de 1914, la majorité des jeunes gens ayant été enrôlés pour aller combattre en France, d'où beaucoup ne revinrent pas. Ces jeunes gens quittèrent le pays à l'époque où ils auraient dû subir les grandes initiations et approfondir leurs connaissances sous la conduite des aînés.

L'envoi obligatoire des fils de notables dans les « écoles de blancs » pour les couper de la tradition favorisa également ce processus. La préoccupation majeure de la puissance coloniale, et cela se comprend, était en effet de défricher autant que possible les traditions autochtones pour y planter à la place ses propres conceptions. Les écoles, laïques ou religieuses, furent les instruments essentiels de cette œuvre de sape.

L'éducation « moderne » reçue par nos jeunes gens depuis la fin de la dernière guerre acheva le processus et créa un véritable phénomène d'acculturation.

L'initiation, fuyant les grandes cités, se réfugia dans la brousse où les « vieux » trouvent de moins en moins autour d'eux, en raison de l'attrait des grandes villes et des besoins nouveaux, les « oreilles dociles » auxquelles transmettre leur enseignement, car celui-ci ne peut se donner, selon l'expression consacrée, que « de bouche odoriférante à oreille docile bien curée » (c'est-à-dire bien réceptive).

Nous nous trouvons donc actuellement, pour tout ce qui touche à la tradition orale, devant *la dernière génération des grands dépositaires*. C'est pourquoi l'effort de récolte doit s'intensifier dans les dix ou quinze années à venir, après quoi les derniers grands monuments vivants de la culture africaine auront disparu, et avec eux les trésors irremplaçables d'un enseignement particulier, à la fois matériel, psychologique et spirituel, fondé sur le sentiment de l'unité de la vie et dont la source se perd dans la nuit des temps.

Pour mener à bien ce travail de récolte, le chercheur devra s'armer de beaucoup de patience et se souvenir qu'il lui faut posséder « un cœur de tourterelle, une peau de crocodile et un estomac d'autruche ».

« Un cœur de tourterelle », pour ne jamais se fâcher ni s'emballer, même si on lui dit des choses désagréables. Si on refuse sa question, inutile d'insister, autant aller s'installer sur une autre branche. Une dispute ici entraînera des répercussions ailleurs. Tandis qu'un départ discret vous fera regretter et souvent rappeler.

« Une peau de crocodile », pour pouvoir se coucher n'importe où, sur n'importe quoi, sans faire de manières.

Enfin « un estomac d'autruche » pour pouvoir manger n'importe quoi sans être détraqué ni dégoûté.

Mais la condition la plus importante est de savoir renoncer à tout juger selon ses propres critères. Pour découvrir un monde nouveau, il faut savoir oublier son propre monde, sinon on ne fait que transporter son monde avec soi et on n'est pas « à l'écoute ».

L'Afrique des vieux initiés, par la bouche de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara, prévient le jeune chercheur :

« Si tu veux savoir qui je suis,
si tu veux que je t'enseigne ce que je sais,
cesse momentanément d'être ce que tu es
et oublie ce que tu sais. »